

EXTRA

AVRIL 1973/N° 29/3,50 F/BELGIQUE 35 FB/ SUISSE 3,50 FS/CANADA 65 CTS/MADAGASCAR 140 FMG

JEFF BECK A POP 2 / LA TOURNÉE JAMES BROWN
POSTERS: K. EMERSON / IAN ANDERSON
GAGNEZ 2 MOTOS ET 1000 DISQUES
CALENDRIER DES CONCERTS MARS-AVRIL



JEFF BECK

SOMMAIRE

29

PAGE 26

TRAFFIC
= **QUALITÉ**

EN PLUS...

PAGE 4 LA BOITE A BAROUILLES

7 LES RICHES
SIGNALETIQUES

9 INFORMATIONS
FRANCE - USA -
GRANDE BRETAGNE

BANDE DESSINÉE

12 LINUS et VERN
65 MANDRYKA

21 CA AUSSI ON A LE
DROIT DE L'ÉCRIRE

37 POSTERS : K. EMERSON
IAN ANDERSON

59 LES NOUVEAUX
DISQUES

70 JEU - CONCOURS
EXTRA

MEETINGS
A PARIS EN FÉVRIER

JEFF
BECK

JAMES
BROWN



ALAN
STAVELL

ROBERTA
FLACK

PAGE 63

**CLAUDE
ENGEL**

A LA
CONQUÊTE DES

OLYMPIA

PAGE 16

SLADE



PROGRAMME
ROCK

LISEZ
L'INTERVIEW DE
STEVIE NICK

CAFÉ
STEVIE NICK
PAGE
66

PAGE 52

M.L.F.
VAINCRA

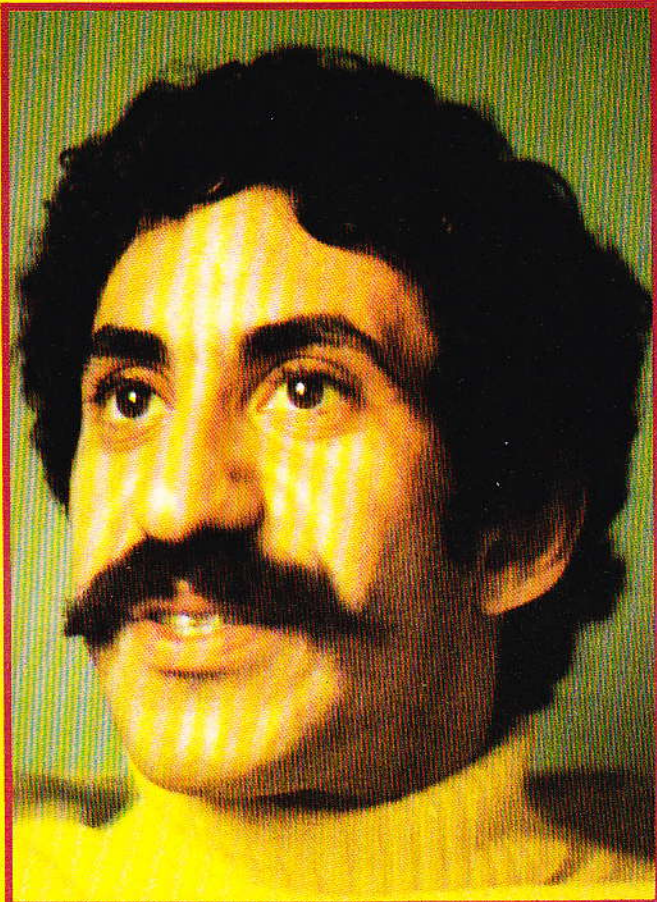
CAROLE KING
CLAUDIA LENNEAR
RITA COOLIDGE
CARLY SIMON



BETTE MIDLER
VERONIQUE SANSON
BARBARA KEITH

MOTOS
PAGE 74

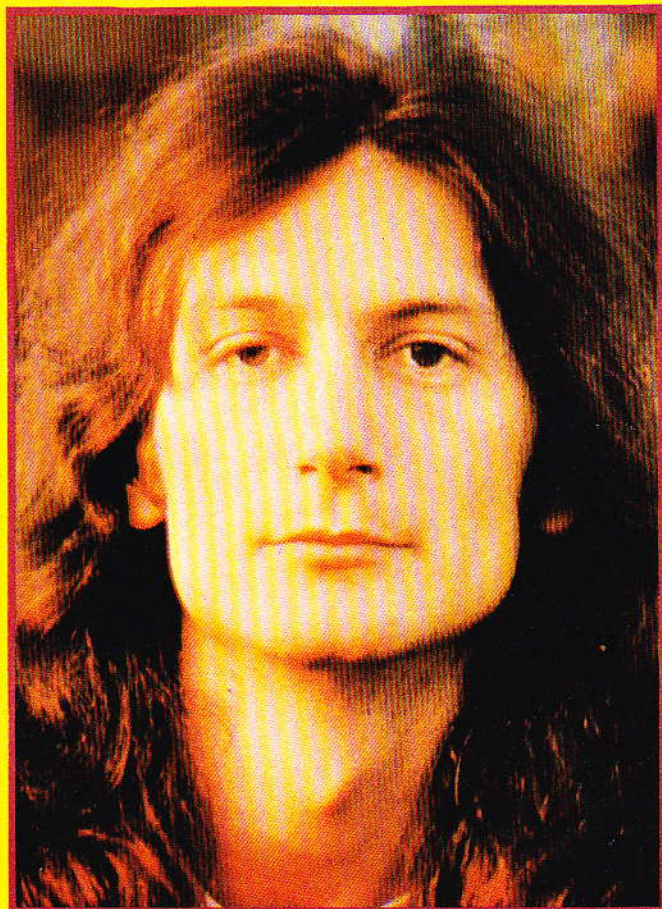
JJ MAHUREAU



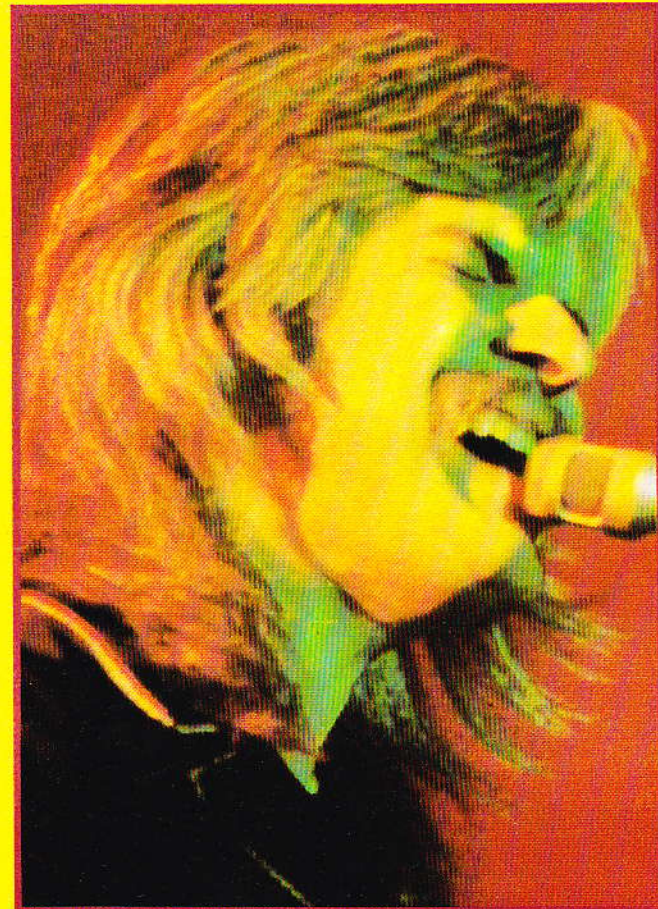
JIM CROCE



JOHNNY HALLYDAY



MICHEL ZACHA



LEON RUSSELL



JOHNNY HALLYDAY

Jean-Philippe Smet est né le 15 juin 1943 à Paris. Plus qu'un chanteur, il sera longtemps — à l'instar d'Elvis Presley pour les jeunes Américains — un symbole pour la jeunesse française. Profondément marqué dans son enfance par des secousses familiales, c'est au Golf Drouot en compagnie de Long Chris ou Eddy Mitchell qu'il va envisager pour la première fois de devenir chanteur. Imprégné du rock' n' roll qui submerge alors la production phonographique mondiale, Jean-Philippe Smet devenu Johnny Hallyday, débute réellement en décembre 59 et enregistre pour Vogue son premier 45 tours le 14 mars 1960. En novembre 1961 il est devenu plus qu'une vedette, un phénomène, un mythe. En quelques mois, ses ventes de disques sont devenues colossales, les vedettes établies (Bécaud, Distel, etc.) disparaissent sous le déferlement yéyé dont Johnny Hallyday est le chef de file. Dix ans plus tard, alors qu'il s'est essayé — et pas toujours avec bonheur — à tous les genres (rock-flower power, rythm' n' blues, twist, etc.), Johnny Hallyday est toujours l'une des plus grosses vedettes françaises et conserve un public de fanatiques.

LES FICHES SIGNALETIQUES « EXTRA »

JIM CROCE

Jim Croce est né en mars 1944 à Philadelphie. D'abord dans l'enseignement, il abandonne rapidement les facultés pour faire divers métiers et la « route ». Ses voyages le conduisent aux quatre coins du globe (Amérique du Sud, Afrique, Moyen-Orient, etc.), d'où il ramène des tas d'idées. Profondément sensible et humain, il envisage une carrière de chanteur à son retour de l'armée quand il devient disc-jockey d'une station de radio. Après un premier enregistrement — demeuré heureusement confidentiel — il quitte New York pour s'installer dans un petit village de Pennsylvannie où il s'attache à la composition. Après avoir écrit une vingtaine de textes, il travaille les musiques et se définit un style mi-country, mi-blues et teinté de ballade où ne sont pas sacrifiés pour autant le swing et l'efficacité rock. Son premier Lp, « You don't mess around with Jim », deviendra l'une des meilleures ventes américaines en 1972 et son nouveau disque, « Life and times » reprend la même inspiration poétique et acerbe avec encore plus de nuances musicales. Un Ferré ou un Brassens aussi inspiré que le meilleur bluesman-rock américain, voilà Jim Croce.

LES FICHES SIGNALETIQUES « EXTRA »

LEON RUSSELL

Leon Russell est né en 1944 à Lawton (Oklahoma). Personnage étonnant, il est considéré dans les milieux américains comme un pianiste-compositeur-producteur de génie. Longtemps dans l'obscurité des séances de studio, — il joua avec Ronnie Hawkins, les Hawks (devenus The Band), Jerry Lee Lewis, Phil Spector, les Byrds, Delaney & Bonnie, etc. — Leon Russell sera révélé au public lors de la fameuse tournée américaine de Joe Cocker, « Mad dogs and Englishmen ». Partageant avec le chanteur anglais la responsabilité et le succès de ces spectacles, Leon Russell va s'imposer et commencer alors une carrière réellement indépendante de chanteur. Propriétaire de sa propre marque de disques (Shelter) et d'un studio dans lequel enregistrèrent les plus grands, Leon Russell est désormais au tout premier rang des pop stars, ayant imposé un phrasé et un son de piano tout à fait originaux. La plupart de ses disques sont réalisés en collaboration avec Marc Benno.

LES FICHES SIGNALETIQUES « EXTRA »

MICHEL ZACHA

Michel est né à Vence, le 28 mai 1945. C'est dès l'âge de cinq ans qu'il se familiarise avec la musique en apprenant le solfège et le piano. Son adolescence, c'est au contact du milieu du théâtre qu'il la passe, écrivant et récitant déjà ses premiers poèmes. Plus tard, par accident peut-être, et tout en se familiarisant avec la guitare, il décrochera avec succès sa licence de lettres. Mais les événements qui marquent ses 23 ans le pousseront plutôt à choisir une autre voie que celle de l'enseignement ; quelques semaines seulement après qu'il ait décidé de « monter » à Paris, Michel se retrouve nanti, après Julien Clerc, du rôle de Claude dans « Hair ». Dès lors les jeux sont faits ; et s'ouvre toute grande une nouvelle vie, celle de l'acteur-chanteur-auteur-compositeur. A Claude succédera Pilate, dans « Jésus Christ Superstar », et à l'expérience de la scène viendra s'ajouter celle du disque avec « Promesses d'Atlantides. Vol. 1 », dont les sillons laissent prévoir de fantastiques suites.

LES FICHES SIGNALETIQUES « EXTRA »

FRANCE



Le nouveau Triangle (de droite à gauche) Denis Duhaize, René Devaux, J.-P. Prévotat, Mimi Lorenzini, François Jeanneau

Un jeune strasbourgien vient de fonder un « Club documentation Hard Rock ». Tous les intéressés peuvent écrire à Philippe DEBES, 3, impasse du Cerisier, 67400 Strasbourg-Graffenstaden ♦♦♦ Erratum : toute correspondance concernant l'A.P.A. (Association pour la Promotion des Arts) doit être adressée au siège social sis : 2, rue Rodilat, 13002 Marseille ♦♦♦ Europe Tremplin, association non lucrative, a pour but la promotion de tous les groupes musicaux et vocaux de tous styles. Europe Tremplin débutera le mardi 3 avril 1973 au Relais de la M.J.C., 36, rue Saint-Marcel, 57000 Metz. Les inscriptions des groupes sont à adresser à Europe Tremplin, M.J.C., 36, rue Saint-Marcel, 57000 Metz ♦♦♦ Denis

Duhaize (chant) et René Devaux (basse) viennent renforcer Triangle ♦♦♦

Les bureaux du « U.S. Male Fan Club » sont transférés 111, avenue Aristide-Briand, 93190 Livry-Gargan - Tél. : 927-55-15 ♦♦♦ Jean-Pierre Castelain vient d'ouvrir un secrétariat 1, rue de la Réale, 75001 Paris - Tél. : 236-51-04 ♦♦♦ Récapitulatif (février) des sésames et albums de la semaine, de l'émission de Jean-Bernard Hebey sur R.T.L. Sésames : « Sail on, sailor », Beach Boys ; « Valentine et vodka », Claude Engel ; « Rock and roll music », Canned Heat. Albums : « Engel », Claude Engel ; « The sweetheart sampler », Frankie & Johnny ; « Billion dollars babies », Alice Cooper.

Meilleures ventes « simples pop » communiqué par « Le Disque »

- 1 **Crazy horses**
Osmonds Brothers - MGM
- 2 **Gudbuy T'Jane**
Slade - Polydor
- 3 **Hi hi hi**
Wings - Apple
- 4 **I didn't know I love you**
Gary Glitter - Bell
- 5 **Elected**
Alice Cooper - Warner Bros
- 6 **Pardon me sir**
Joe Cocker - Cube
- 7 **You're vain**
Carly Simon - Elektra
- 8 **Me and Mrs Jones**
Billy Paul - Epic
- 9 **Rock and roll music to the world**
Ten Years After - Chrysalis
- 10 **Superstition**
Stevie Wonder - Tamla Motown

Meilleures ventes « albums pop » communiqué par « Le Disque »

- 1 **Obscured by clouds**
Pink Floyd - Harvest
- 2 **Slayed**
Slade - Polydor
- 3 **Made in Japan**
Deep Purple - Purple
- 4 **West, Bruce and Laing**
West, Bruce and Laing - Polydor
- 5 **Schools out**
Alice Cooper - Elektra
- 6 **A l'Olympia**
Alan Stivell - Fontana
- 7 **Tommy**
London Symphony Orchestra - Ode
- 8 **Crazy horses**
Osmonds Brothers - MGM
- 9 **All directions**
Temptations - Tamla Motown
- 10 **Machine head**
Deep Purple - Purple

U.S.A

Top 10 singles / Cash Box

- 1 **Dueling banjos**
Deliverance Soundtrack
- 2 **Killing me softly with his song**
Roberta Flack
- 3 **Could it be I'm falling in love**
Spinners
- 4 **Crocodile rock**
Elton John
- 5 **Love train**
O'Jays
- 6 **Last song**
Edward Bear
- 7 **Don't expect me to be your friend**
Lobo
- 8 **Rocky Mountain High**
John Denver
- 9 **Daddy's home**
Jermaine Jackson
- 10 **Jambalaya**
Blue Ridge Rangers

Top 10 albums / Cash Box

- 1 **Hot august night**
Neil Diamond
- 2 **The world is a ghetto**
War
- 3 **No secrets**
Carly Simon
- 4 **Don't shoot me I'm only the piano player**
Elton John
- 5 **Lady sings the blues**
Diana Ross
- 6 **Talking book**
Stevie Wonder
- 7 **Rocky Mountain high**
John Denver
- 8 **Rhymes and Reasons**
Carole King
- 9 **Seventh sojourn**
Moody Blues
- 10 **Trouble man**
Marvin Gaye

CHI COLTRANE



Chi Coltrane... une explosive combinaison de Leon Russel, Joe Cocker, Lynn Carey et Claudia Lennear

Chi Coltrane (prononcez Shy) est encore une grande inconnue. Chi/Shy chante et joue du piano, elle est américaine, elle vient d'enregistrer son premier disque (avec Jim Gordon, entre autres musiciens). Chi (prononcez Chaïe) ne va pas rester longtemps inconnue.

Qu'elle chante et joue du piano, qu'elle soit américaine et qu'elle vienne d'enregistrer son premier disque, voilà qui explique bien des choses. Ce qui permet de croire en la réussite de Shy (écrivez Chi) et donc d'affirmer qu'immimentement doit être sa réussite, c'est tout simplement le caractère même dont chacune de ses compositions déborde. Impulsive et explosive combinaison de Leon Russel, Joe Cocker, Lynn Carey et Clau-

dia Lennear, Chi Coltrane use fort peu (à la différence de ses confrères disséqués plus loin) du charme et de la sensibilité qui eurent pu faire d'elle un simple et banal « équivalent ». Ça pour chanter, elle chante : pafô, comifô, ouilfô, quantifô et fort. Quant à son piano, vous n'avez qu'à l'enlever, vous verrez (entendrez plutôt) que les violons et le reste sont bien petits... sans. Pour tout dire, le(s) piano(s) de Chi (c'est elle), c'est à la fois une batterie et une basse. Et puis tout énorme qu'il est ce piano (c'est lui), Shy a eu le bon goût de l'intégrer discrètement sans en faire un truc passe partout. Et puis... et puis écoutez-la donc et prenez garde que la Coltrane ne vous colle à la peau. B.D. ©

U.S.A

Suite de la page 9

Apple New York va sortir « The History of the Beatles » deux double albums sur la fulgurante carrière des Beatles. Le premier retracera les années 1962-1966 et le second les années 1967-1972 ♦♦♦♦



Léonard Cohen... l'adieu au « music business »

La tournée de Neil Young en Europe doit commencer le 9 mai à Manchester. Il sera normalement accompagné de Kenny Buttrey (bat.), Jack Nitzsche (clav.), Tim Drummond (bas.), Ben Keith (pdl steel) ♦♦♦♦ Captain Beyond achève l'enregistrement de son second album, produit par... Georgio Gomelski ♦♦♦♦ Le 20^e festival de jazz de Newport aura lieu du 29 juin au 8 juillet ♦♦♦♦ Steve Katz, le guitariste de Blood, Sweat & Tears a rendu son tablier ♦♦♦♦ Leonard Cohen quitte le « music business » mais écrira toujours ♦♦♦♦ Martha Reeves « s'embarque » pour une carrière solo ♦♦♦♦

GRANDE BRETAGNE



Humble Pie... bientôt un nouvel album

Howard Werth, ancien chanteur d'Audience, a été présenté pour succéder à Jim Morrison. Une semaine après, le manager des Doors a démenti cette information. A suivre ♦♦♦♦ La composition d'Osibisa s'effrite de plus en plus. Loughy Amao et Fred Coker sont retournés dans leurs cases ♦♦♦♦ La tournée des Rolling Stones est définitivement abandonnée. Le gouvernement japonais a refusé de délivrer un visa à Mick Jagger, pour possession de marijuana en 1969 ♦♦♦♦ L'organiste de Uriah Heep, Ken Hensley, a fait des prouesses lors de la tournée allemande. Ken a dû tenir l'orgue et la guitare de son compère Mick Bow, grippé ♦♦♦♦

Felix Pappalardi, actuellement à Londres, produit le premier album de Beast, nouveau groupe formé par l'ancien guitariste de Procol Harum, Dave Ball et le batteur du dernier Jeff Beck Group, Cozy Powell. La troupe est complétée par Dennis Ball à la basse et Frank Aiello au chant ♦♦♦♦ L'organiste Verden Allen a quitté ses copains de Moot the Hoople. Ian Hunter et Mick Ralphs monopolisaient le travail de composition. Na! ♦♦♦♦ Emerson, Lake & Palmer viennent de créer leur label : Manticore ♦♦♦♦ Le prochain album de Humble Pie, « Eat it », comportera une face en public, une face acoustique et deux enregistrées en studios ♦♦♦♦ Curved Air vient juste d'achever l'élaboration du premier album, « Air cut », avec les petits nouveaux Kirby et Eddie Johnson ♦♦♦♦ Gunner Cade, huit musiciens réunis autour de l'ancien batteur de Groundhogs, Ken Pustlenik, a



Pappalardi... une nouvelle production : Beast

fait ses premiers pas au Rainbow ♦♦♦♦ Une date historique pour les Anglais : le 28 avril, jour de l'unique apparition de Jethro Tull à Wembley. Coucou! ♦♦♦♦

Hermans Hermits a reformé temporairement son groupe pour une tournée ♦♦♦♦ Le prochain album de David Bowie s'intitule « Aladdin Sane » ♦♦♦♦ Composition du nouveau Spooky Tooth : Mike Harrison (chant et piano), Gary Wright (chant et orgue), Mick Jones (guitare), Chris Stewart (basse), Bryson Graham (batterie) ♦♦♦♦ Le prochain album de Yes, « Yessongs », sera triple ♦♦♦♦ Le Spencer Davis Group, composé de Spencer Davis, Pete York, Eddie Hardin, Ray Fenwick et Charlie McCracken, vient d'enregistrer un simple « Catch me on the Rebob » ♦♦♦♦ Cocker « un/happy »... il a dû annuler ses concerts anglais et sa tournée en Scandinavie après le départ de Chris Stainton ♦♦♦♦ Le prochain simple de Roxy Music, « Pyjama-rama », est une composition de Bryan Ferry. A signaler que John Porter a remplacé Rik Kenton à la basse ♦♦♦♦



Jethro Tull... un cru raréfié

Top 10 singles Melody Maker

- 1 Part of the union
Strawbs
- 2 Blockbuster
Sweet
- 4 Sylvia
Focus
- 4 Do you wanna touch me
Gary Glitter
- 5 Daniel
Elton John
- 6 Roll over Beethoven
E.L.O.
- 7 Whisky in the jar
Thin Lizzy
- 8 You're so vain
Carly Simon
- 9 Paper plane
Status Quo
- 10 Superstition
Stevie Wonder

Top 10 albums Melody Maker

- 1 Don't shoot me I'm only
the piano player
Elton John
- 2 No secrets
Carly Simon
- 3 Slayed
Slade
- 4 Back to front
Gilbert O'Sullivan
- 5 The Strauss Family
Cyril Ornadel - London
Symphony Orchestra
- 6 Greatest hits
Simon and Garfunkel
- 7 Catch bull at four
Cat Stevens
- 8 Moving waves
Focus
- 9 Focus 3
Focus
- 10 Piledriver
Status Quo

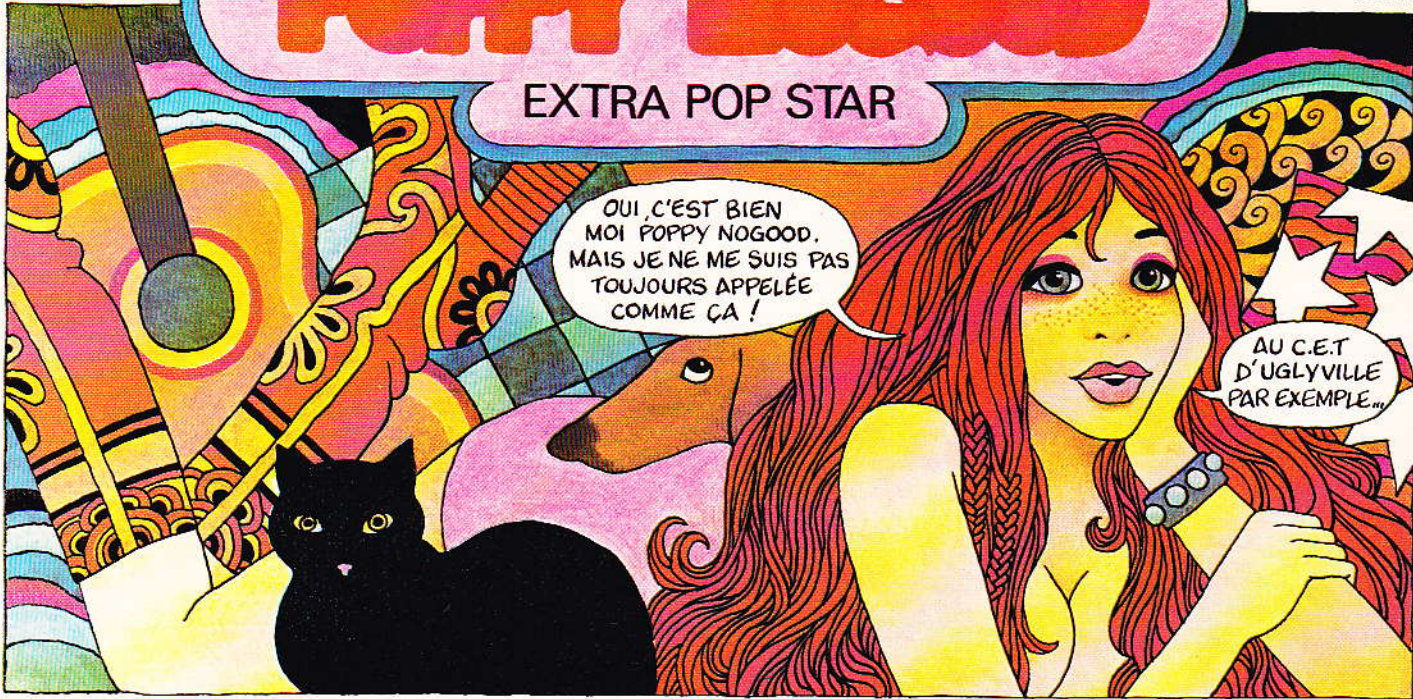
TEXTE :
LINUS

LA VERIDIQUE HISTOIRE DE

POPPY NOGOOD

DESSIN :
VERN

EXTRA POP STAR



OUI, C'EST BIEN
MOI POPPY NOGOOD.
MAIS JE NE ME SUIS PAS
TOUJOURS APPELÉE
COMME ÇA !

AU C.É.T
D'UGLYVILLE
PAR EXEMPLE...

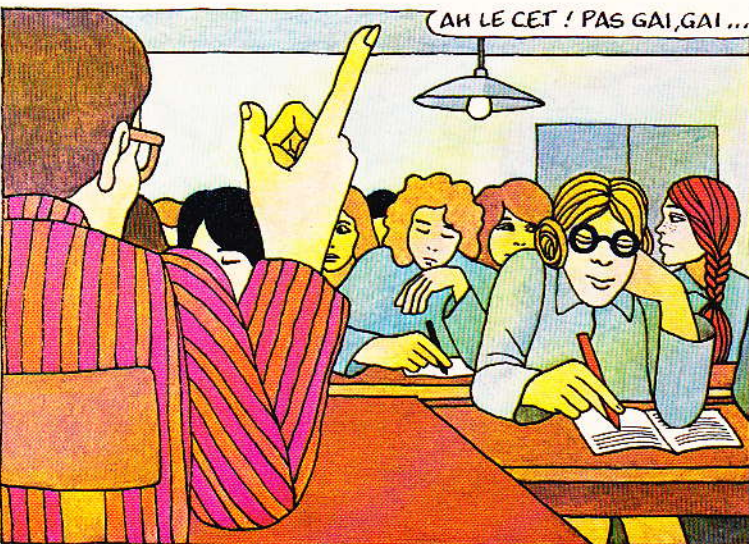
PAS FACILE DE ME RECONNAÎTRE LÀ-DEDANS, HEIN ?



POURTANT, ÇA C'ÉTAIT MOI. ET À L'ÉPOQUE, JE M'APPE-
LAIS PAULINE, COMME TOUT LE MONDE...



QU'EST-CE QUE C'EST QUE
CETTE TENUE MADemoisELLE ?
ALLEZ METTRE VOTRE BLOUSE
ET PEIGNEZ VOUS CORRECTEMENT !

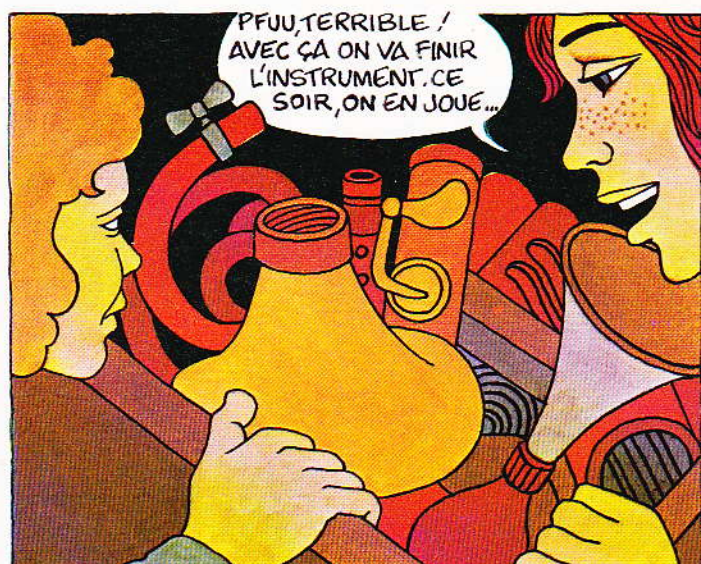
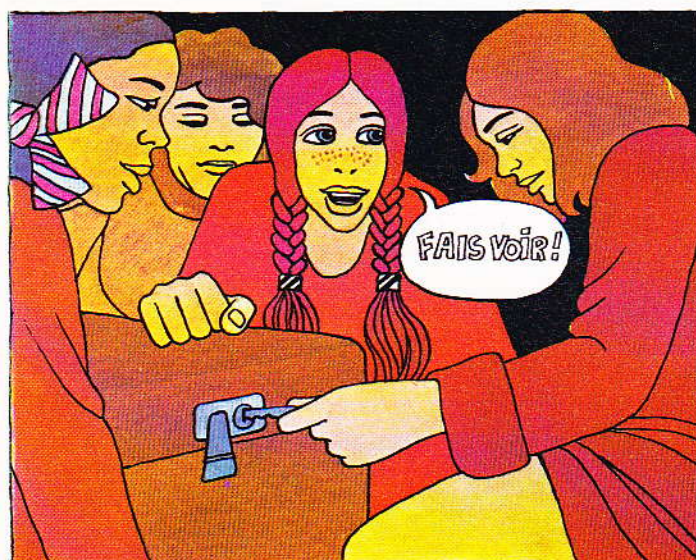


AH LE CET ! PAS GAI, GAI ...

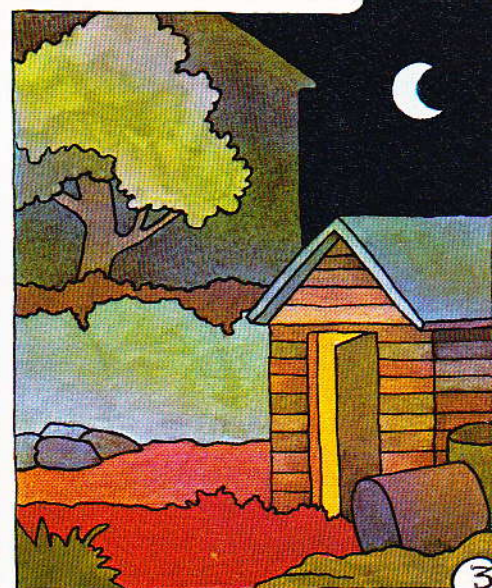


VERN



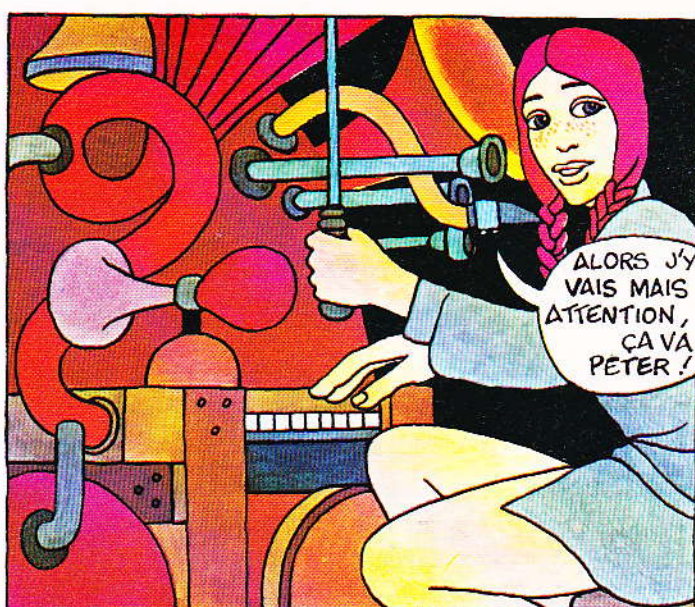


POURTANT, C'EST CETTE NUIT-LÀ QUE TOUT A COMMENCÉ POUR MOI. PARCEQUE DANS LE TERRAIN VAGUE...

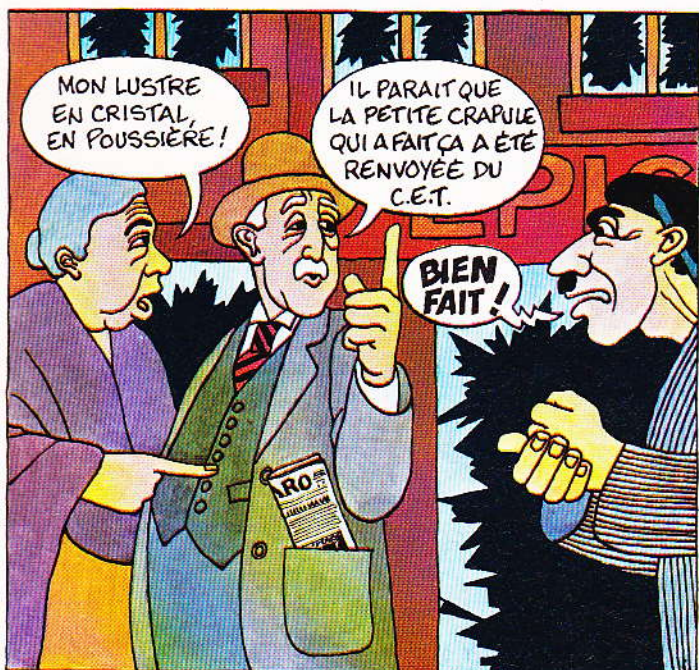




AH, SI VOUS AVIEZ ENTENDU CE RAFFUT SUR UGLYVILLE ENDORMIE!



ET SI VOUS AVIEZ VU ÇA LE LENDEMAIN...







Alain-Guy Aknin

Radio Monte-Carlo :

« Oui, moi j'aime Slade »

Moi, j'aime Slade. J'aime Slade parce que j'apprécie les musiques simples, celles qui swingent, qui s'entendent sans fatigue et qui distillent la bonne humeur. Bref, les musiques délassantes que l'on peut écouter sans être obligé de s'isoler dans une pièce spéciale, la tête entre les mains, assis en position de yoga sur des coussins venus d'Orient pendant que brûlent des bâtonnets d'encens ou du bois de santal. La masturbation spirituelle, la migraine et les réveils difficiles le lendemain matin, très peu pour moi.

Je sais qu'il est de bon ton, de nos jours, de cracher sur les productions de ce genre, mais je me refuse à voir là autre chose que le fruit d'un snobisme incompréhensible, comme tous les snobismes d'ailleurs. Et je ne comprends pas, dans ces conditions, pourquoi le rock d'antan revient si furieusement à la mode, pourquoi on se précipite sur les anciens enregistrements d'Elvis, de Gene Vincent ou de Chuck Berry, ni pourquoi on redécouvre les Beatles première manière. Car enfin, que peut-on trouver dans ces disques qu'il n'y ait pas dans ceux de Slade ?

Le rythme de Slade, en effet, est celui du rock'n'roll. Exact, non ? Le style musical est très proche de celui des Beatles à leurs débuts. Vrai aussi, je pense. Les paroles ne sont pas d'une suprême intelligence, mais celles des premiers rocks n'étaient pas plus géniales. Incontestable. Alors, qu'on m'explique pourquoi ce qui était bon il y a dix ou quinze ans, et qui redevient au goût du jour, serait plus valable que des musiques approchantes enregistrées à notre époque.



Jean-Loup Lafont

Europe 1

« Heavy dance »

Moi, qu'on aime pas Slade, ça me fait hurler de rire. Enfin, quand je dis moi, il y a aussi ceux qui bossent à l'Atelier Jeunes d'Europe 1.

Jouffa, par exemple, qui vient d'adapter Beatles Story. Il dit, lui : « Ceux qui ne croient pas à Slade et à T-Rex en 1973 sont aussi tristes que ceux qui ne croyaient pas aux Beatles et aux Stones en 1963. »

Jouffa, il connaît le métier, si moi je manque de pratique. Mais le nez, ça aide. Et les pieds, ça ne trompe pas. Prenez n'importe quel titre du trente « Slayed ». Si vos pieds ne bougent pas, c'est que vous les avez borts. Prenez Barsamian quand je lui ai parlé de l'article pour Extra. Il s'est gratté la tête. Et il a rigolé. Il m'a sorti de ses paperasses un bout de feuille. Je recopie.

« Slade, c'est le grand choc, le poing dans la figure. On déteste. On adule. Aucun grand phénomène musical n'échappe à la règle. »

Slade, que ce soit grand, ça se voit à la tête de Michel Brillié. C'est lui qui réalise tous les jours Muzik. On est séparé par une vitre. Lui, du côté de ses appareils, on dit console. Les boutons sous les doigts. Toujours un peu fébrile. Moi, côté micro. Plus que fébrile. Mais quand il envoie « Gud Bye T'Jane »... on rigole. Ça détend. Et en même temps, ça dope. Ça suffit aussi pour que le rythme de l'émission change.

Il n'y a pas, de toute façon, à s'éterniser longtemps sur le cas Slade. Il y a à applaudir. C'est tout. Et je le dis exprès avec un verbe aussi ramollo qu'applaudir. Parce que dans Slade, il y a le S de Spectacle. Cette fois, avec une majuscule, siouplaît.



Mike Lecuyer « Maxipop »

« Moi y en a vouloir des sous »

Sacré Jean Yanne, on peut ramener le titre de son nouveau film à Slade (Ne tirez pas sur le journaliste !) car lorsque vous entendez dire de la bouche même de Chandler, manager de Slade et ancien membre des Animals, que pour lui, Noddy Holder et Cie sont de meilleurs musiciens que les défunts Animals, sur le coup vous éclatez de rire mais tout de suite après vous devenez vert devant une ineptie pareille. Cela prouve au moins une chose : Chandler est un excellent commerçant, prêt à tout pour l'avenir de ses rejetons. Après un petit coup de Skinheads avec cheveux rasés et godilots, on retourne sa coiffure et le tour est joué...

Le coup des Monkees aux U.S.A. avait largement suffi. Après T.Rex, Slade. Après la pluie, le déluge. C'est très bien de jouer « pour la génération qui n'a pas connu les Beatles » mais il n'y a aucun intérêt (musical) à reproduire tous les trucs de ces dernières années. Le plus inquiétant, dans tout ça, c'est le public qui gobe l'emballage pailleté et se laisse aveugler par la poudre dorée. La frime ne doit JAMAIS être une fin en soi.

Bien sûr, tous les groupes s'inspirent des données acquises mais celles-ci doivent leur servir à trouver de nouvelles voies musicales et non pas à les mettre dans une grande boîte, les secouer, et les en ressortir dans un ordre différent.

Ce sera avec plaisir que l'on en reparlera... quand Slade fera autre chose que tagada poum-poum.

Goodbye Tit Slade



Jean-Claude Gambert

« Pop Music »

« Moi y en a assez du bruit »

Depuis la nuit des temps, l'homme vit d'interminables recommencements. Bien qu'il s'en défende, son sens de la liberté n'est qu'illusion. Qu'on l'accepte ou non, nous sommes à jamais enfermés dans une multitude de cycles qui régissent notre propre corps et l'espace qui l'entoure.

Le temps passe... 1970 et tout recommence.

Après les habits grandiloquents des zazous, les blousons et les chaînes des rockers, il nous arrive maintenant des paillettes sur tout le corps, habillés de façon équivoque.

Parmi eux, quatre jeunes Anglais : Slade.

Que jouent-ils ? Un rock'n'roll qui, en quinze ans, a perdu toute cette sincérité et cette poésie qui marqueraient une jeunesse entière pour nous devenir un rock que vous avez fort justement appelé décadent.

Le grand mérite du vrai rock'n'roll est d'avoir su à tout moment maîtriser ce trop plein de dynamisme qui coulait dans les veines d'Elvis Presley, de Little Richard ou de Chuck Berry.

Cette musique était régie par une stricte mélodie et une interprétation structurée jusque dans la manière d'entamer une improvisation. Pour nous résumer, ce rock'n'roll avait une vraie personnalité. Il possédait un son bien à lui, reconnaissable dès les premières mesures.

Depuis toujours, la musique fut un des véhicules de la pensée et de la sensibilité humaine ; l'esprit humain créa la musique, la voilà qui se retourne contre lui et l'agresse sauvagement.

En attendant l'année 1985, je ne vous conseillerai jamais trop de lire le célèbre roman de George Orwell « 1984 ».

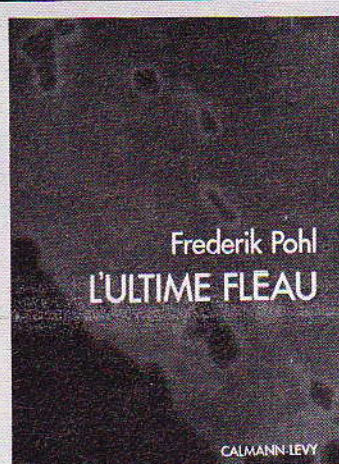
Le moment est venu de briser les tirelires et de soudoyer les grands-mères. Ce mois-ci devrait en effet vous voir pousser plus souvent la porte de votre « libraire habituel », et pour cause, la production « livresque » de février a été on ne peut plus riche et abondante.

BANDE DESSINEE

Côté bande dessinée, la fête se passe chez Dargaud (avec sept ouvrages). Fête avec « **L'oasis en flammes** », nouvelle aventure de B. Prince, et « **Comanche** » (le Blueberry de Tintin, Red Dust), tout deux signés Hermann et Greg. Fête avec « **Delirius** », par J. Lob et P. Druillet, à la lecture duquel l'amateur de S.F. en deux dimensions et mille couleurs ne devraient pas manquer d'exulter. Fête avec « **Chihuahua Pearl** », qui voit le retour sous les plumes de MM. Charlier et Giraud du sergent Blueberry. Fête avec les deux talents-doubles que sont Fred et Greg, dessinateurs-scénaristes, dont les talents respectifs trouvent dans « **Le piano sauvage** » et « **Les insolences d'Achille Talon** » le meilleur terrain ; le premier plonge et vous précipite dans l'ir(sur)réel, le second dans le talonctueux univers du gag. Enfin, pour la bonne bouche, doublement signé Chakir, « **Drôle de siècle** », pour lire à la messe.

FICTION

Côté Science Fiction-Anticipation, le choix ne manque guère non plus. Toujours régulier dans ses crues « Anticipation/Fiction », le Fleuve Noir — sachez-le — sort chaque mois une moyenne de cinq romans, de 200 pages environ ; d'intérêt variable, ceux-ci ont pourtant l'avantage du « pouvoir plaire » au néophyte comme à l'inconditionnel. A retenir ce mois-ci « **Le rendez-vous de Nankino** », de Peter Randa. Spécialiste en la matière, Opta, avec sa collection C.L.A. (Club du Livre d'Anticipation) et sa série « Antimondes » réglera les plus exigeants avec « **Message de Frolix 8** » (de P. Dick) et « **Méchasme** » (de J. Sladek). Sur une terre en proie à la domination de l'homme par l'homme et de l'homme par la machine, la résistance s'organise, pour la liberté et le droit de vivre. Toujours dans la science fic-



tion, chez Calman-Lévy cette fois, avec « **L'ultime fleau** » (de F. Pohl, coll. Dimensions), c'est encore à la domination de l'homme par l'homme que l'on en revient. Comment et pourquoi, à New York, à Chicago et à Moscou la population est-elle « possédée » au point de « s'entre-massacrer » sans raison ? La réponse est à la page cent et quelque.

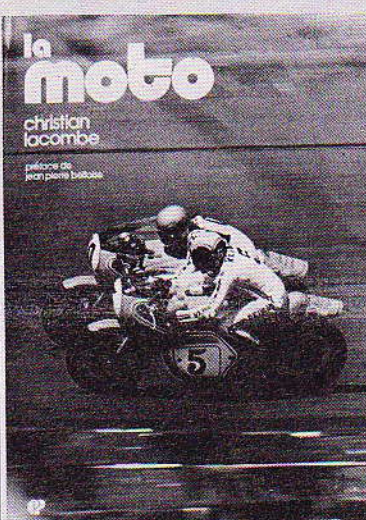
Un roman, un seul : « **Nationale Zéro** » (de J. Dupuy, chez Denoël). L'histoire est une histoire peut-être et sûrement comme une autre ; elle est celle d'un jeune homme peut-être et sûrement comme un autre. L'univers s'inscrit dans son regard en même temps que défile sur le macadam de ses observations la foule des événements d'une vie ; SA vie, la vie des autres. Étonnante par son originalité, cette nationale n'est à éviter sous aucun prétexte, à moins d'avoir 80 ans avant l'âge.

THEATRE DE G. GRASS

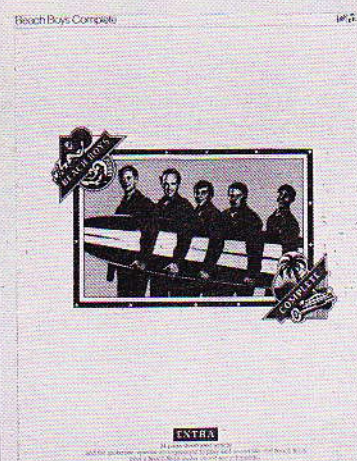
Seuil, 240 p., 35 F.
Au-delà du mot et en-deçà de la phrase, G.G. fait de son théâtre un étonnant conte où le commun côtoie l'irréel et l'irréel le naturel subtil. Quoi de plus normal que six cuisiniers prêts à tout pour trouver la recette de la soupe à la cendre ? Quoi de moins naturel que deux rats se racontant des histoires de rats ? G.G. mérite bien sa place entre Jarry et Vian, ces 240 pages le confirment.

LA MOTO

par C. Lacombe
Ed. Planète.
Jusqu'au mois dernier, je pensais que « L'aristocratie de la moto » était le seul ouvrage de luxe et du genre digne de figurer sur les rayons de bibliothèque de tout bon « deuxrouiste ». Je



n'avais pas encore eu la chance de me plonger dans la non moins somptueuse « encyclopédie » de C. Lacombe. Historique, motos actuelles, conseils de conduite, technique, accessoires, sports, tout y est, soigneusement ponctué de photos noires et couleurs. A ranger entre les frères Larousse et Robert.

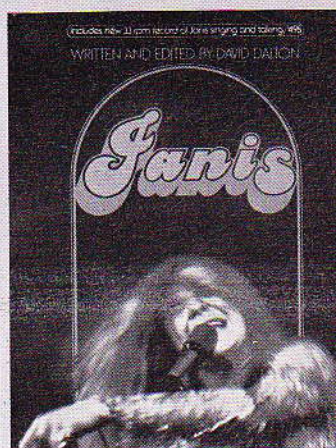


THE BEACH BOYS COMPLETE

(Wise Publications)
Après un historique-biographique de Tom Nolan sur la saga californienne, du groupe, merveilleusement documenté et illustré, c'est sur 150 pages l'intégralité — paroles et musique — des titres enregistrés par les Beach Boys entre 1963 et 1972. Un panorama total d'un genre musical injustement méprisé et pourtant étonnamment abouti, la surfen' music. (Prix : 43,80 F)

JANIS

par David Dalton
(Editions David Dalton)
La somme de renseignements, d'anecdotes et d'éléments précis accumulée sur Janis est prodigieuse. Ecrivain tout



autant qu'admirateur-témoin lucide et sans complaisance. David Dalton étudie, dissèque et analyse toute la carrière de Janis. Illustré de splendides photos inédites (Janis avec Hendrix, Grace Slick, Country Joe, etc.) et des paroles et musiques de ses 14 plus belles chansons, ce recueil se singularise un peu plus par la présence de la page 20 d'un disque souples sur lequel Janis chante et parle ; cinq chansons inédites enregistrées en public. (Prix : 46,90 F)

CINEMA

ALFREDO ALFREDO

de Pietro Germi
Le cinéma italien est toujours trop, trop généreux, trop bavard, trop bruyant. Alfredo Alfredo est dans la bonne moyenne : ni trop ni trop peu. Un Dustin Hoffman un peu moins Dustin Hoffman que d'habitude — on ne peut pas toujours être dirigé par Sam Peckinpah ou A. Penna. Si l'on juge l'ensemble l'œuvre de Germi, on est droit de penser avec Alfredo Alfredo que le divorce, à l'italienne ou non, est un de ses sujets favoris (Divorce à l'italienne, Séduite et abandonnée). Un jeune homme laid/gentil, calme tombe amoureux d'une hystérique-magnaco-dépressive qui hurle à l'amour pour lui il l'épouse, tente de la satisfaire, la déteste et tombe amoureux d'une sympathique et douce créature. Il divorce de la sorcière, pour épouser la mort dans l'âme, sa gentille nouvelle sorcière en puissance. L'humour demeure omni-présent... à l'italienne. Sylvie Bruneau ©

DATE	GROUPE	VILLE	SALLE	PRIX
15 mars	CATHARSIS ANGE POLNAREFF/DYNASTIE	Rennes Nantes Strasbourg	Wacken Hall	
16 mars	POLNAREFF/DYNASTIE CATHARSIS	Nancy Lorient	Parc des Expositions	
17 mars	POLNAREFF/DYNASTIE PULSAR MANFRED MANN DEEP PURPLE/ VARIATIONS CATHARSIS ANGE	Seltz Paris Neuchâtel (Suisse) Saint-Ouen Brest Neuville	Golf Drouot Palais des Sports	15 F 10 FS 20 F
18 mars	MANFRED MANN DEEP PURPLE PULSAR	Fribourg (Suisse) Lyon Paris	Palais des Sports Golf Drouot	10 FS 20 F 15 F
19 mars	ANGE	Orléans		
20 mars	MANFRED MANN	Grenoble		10 F
21 mars	WALLENSTEIN	Belfort		
22 mars	WALLENSTEIN POLNAREFF/DYNASTIE	Marseille Paris	Théâtre Axel-Toursky Olympia	10 F
23 mars	POLNAREFF/DYNASTIE WALLENSTEIN/ATOLL MANFRED MANN	Paris Senlis Paris	Olympia Golf Drouot	15 F
24 mars	POLNAREFF/DYNASTIE ATOLL TRIANGLE/ ACCIDENTAL SUICIDE WALLENSTEIN VIRUS MANFRED MANN PHOEBUS	Paris Paris Belfort Calonne-Ricourt Guise La Flèche Fécamp	Olympia Golf Drouot M.J.C. Théâtre municipal	15 F
25 mars	POLNAREFF/DYNASTIE VIRUS MANFRED MANN TITANIC WALLENSTEIN	Paris Dom-le-Mesnil Versailles Belfort Paris	Olympia Centre 8 Golf Drouot	
26 mars	LED ZEPPELIN TRAFFIC/ AMAZING BLONDEL WALLENSTEIN DYNASTIE CRISIS	Lyon Paris Nanterre Villepreux	Palais des Sports Olympia Faculté M.J.C.	20 F
27 mars	SLADE TRAFFIC/ SPOOKY TOOTH LED ZEPPELIN POLNAREFF/DYNASTIE	Saint-Ouen Lyon Nancy Paris	Palais des Sports Parc des Expositions Olympia	20 F 20 F
28 mars	POLNAREFF/DYNASTIE PHOEBUS JOAN BAEZ SLADE	Paris Albi Saint-Ouen Lille	Olympia Palais des Sports Foire commerciale	20 F 20 F
29 mars	JOAN BAEZ LED ZEPPELIN POLNAREFF/DYNASTIE ALEXANDER & ASTLEY	Saint-Ouen Marseille Paris Paris	Palais des Sports Salle Vallier Olympia M.J.C. 10 ^e arr.	20 F 20 F
30 mars	POLNAREFF/DYNASTIE FAMILY/TRIBU/4 Z TRIANGLE ATOLL ALEXANDER & ASTLEY	Paris Paris La Raincy Belfort Levallois-Perret	Olympia Mutualité Mairie Centre culturel Pépinère Centre culturel	20 F
31 mars	POLNAREFF/DYNASTIE ATOLL LED ZEPPELIN TRIANGLE SADE DICK RIVERS FAMILY ALEXANDER & ASTLEY NICO/CRUIM DELIRIUM CIRCUS/MAGMA/ ALAN STIVELL/GONG	Paris Châtenois-les-Forges Lille Ris-Orangis Paris Agenville Avesnes-lez-Aubert Paris Poitiers	Olympia Foire commerciale M.J.C. Golf Drouot Salle Miannay Salle des Fêtes M.J.C. 17 ^e arr. Parc des Expositions	20 F 15 F 15 F

DATE	GROUPE	VILLE	SALLE	PRIX
1 ^{er} avril	POLNAREFF/DYNASTIE LED ZEPPELIN SLADE FAMILY/TRIBU TAC POU M SYSTÈME	Paris Saint-Ouen Lyon Tours Paris	Olympia Palais des Sports Bourse du Travail Palais des Sports Golf Drouot	20 F 20 F 20 F 15 F
2 avril	LED ZEPPELIN SLADE ALEXANDER & ASTLEY	Saint-Ouen Nancy Paris	Palais des Sports Parc des Expositions Maison des Etudiants Art Dentaire	20 F 20 F
3 avril	EMERSON, LAKE & PALMER FAMILY/TRIBU CAT STEVENS POLNAREFF/DYNASTIE	Saint-Ouen Bordeaux Paris Paris	Palais des Sports Alhambra Opéra Olympia	20 F
4 avril	EMERSON, LAKE & PALMER POLNAREFF/DYNASTIE ALEXANDER & ASTLEY WEST, BRUCE & LAING	Poitiers Paris Paris Paris	Arènes Olympia American Center Opéra-Comique	20 F
5 avril	EMERSON, LAKE & PALMER JSD BAND WEST, BRUCE & LAING POLNAREFF/DYNASTIE	Caen Amiens Paris Paris	Palais des Sports Opéra-Comique Olympia	20 F
6 avril	EMERSON, LAKE & PALMER RARE BIRD SWEET SMOKE TRIANGLE POLNAREFF/DYNASTIE ALEXANDER & ASTLEY	Lille Paris Amiens Bordeaux Paris Montrouge	Foire commerciale Golf Drouot Ecole E.S.C.A.E. Alhambra Olympia M.J.C.	20 F 15 F
7 avril	EMERSON, LAKE & PALMER JSD BAND SWEET SMOKE TRIANGLE NOVALIS POLNAREFF/DYNASTIE	Nancy La Verrière Paris Bordeaux Paris Paris	Foire-Exposition Institut M.-Rivière Olympia Alhambra Golf Drouot Olympia	20 F 15 F
8 avril	EMERSON, LAKE & PALMER JSD BAND NOVALIS POLNAREFF/DYNASTIE	Lyon Thionville Paris Paris	Palais des Sports Centre Loisirs Golf Drouot Olympia	20 F 15 F
9 avril	SWEET SMOKE/TRIBU KING CRISOM	Grenoble Paris	Palais des Sports Olympia	
10 avril	TEN YEARS AFTER * POLNAREFF/DYNASTIE	Marseille Paris	Salle Vallier Olympia	20 F
11 avril	TEN YEARS AFTER * POLNAREFF/DYNASTIE	Lyon Paris	Bourse du Travail Olympia	20 F
12 avril	TEN YEARS AFTER * POLNAREFF/DYNASTIE	Nancy Paris	Foire-Exposition Olympia	20 F
14 avril	TEN YEARS AFTER * POLNAREFF/DYNASTIE TRIANGLE ALEXANDER & ASTLEY	Paris Paris Dom-le-Mesnil Fontenay-aux-Roses	Opéra-Comique Olympia Dancing Le Week-End M.J.C.	20 F
15 avril	TEN YEARS AFTER *	Lille	Foire commerciale	20 F
16 avril	ALEXANDER & ASTLEY	Châtillon-s-Bagneux	M.J.C.	

* Sous réserve.

Adresses utiles :

— Golf Drouot : 2, rue Drouot, 75009 - Paris - Tél. 770-47-25.

— Olympia : location par téléphone 742-25-49.

— Palais des Sports de Lyon : 350, avenue Jean-Jaurès - Tél. 72-60-45.



FAMILY



LED ZEPPELIN



COI OUISSI on a le droit de l'écrire

Pimpon pimpon, quand on entend la sirène du camion des pompiers, généralement, il y a déjà des flammes qui sortent de toutes les fenêtres et une odeur de cochon grillé qui flotte autour du bâtiment ravagé par l'incendie (comme dirait Zitronne). La dernière fois qu'un truc a brûlé, les pompiers sont arrivés pour regarder un petit tas de cendres fumantes. C'est pas qu'ils aient traîné en route, les braves gens, non ; le capitaine grimpa pas la femme du gardien de la caserne, les vaillants « soldats du feu » ne tapaient pas la belote au zinc du coin quand l'alerte a sonné, les embouteillages n'étaient pas plus denses que d'habitude, pas du tout ; mais l'école avait été construite par un Japonais nostalgique des maisons de papier et de bambou du Sakurajima.

Parler un mois après d'un incendie dont il ne reste même pas des pierres fumantes pourra sembler curieux, mais le fait de trimbaler en permanence une boîte d'allumettes dans ma poche ravive les souvenirs. Ainsi donc, depuis quelques semaines, deux garçons — Patrick et Marc — de 14 et 16 ans sont à Fresnes dans des « chambres » — doux euphémisme pour des cellules — sous la surveillance de fonctionnaires qui ne sont pas des gardes-chiourmes mais des psychiatres, des psychologues, des éducateurs, etc. Patrick et Marc sont en quelque sorte retournés à l'école, troquant l'externat contre la pension, une pension qui leur pend au nez pour vingt ans, et encore parce qu'ils sont mineurs... Savent-ils seulement qu'ils risquaient la peine de mort avec quelques années de plus ?

Que s'est-il passé dans la tête de ces sales mômes, se demandent depuis le 6 février les Français de la majorité silencieuse. Ceux-là même qui s'extasiaient devant les exploits

des coureurs du tour de France et se foutent de savoir que leurs gosses peuvent prendre leur lycée sur la gueule pour un oui, pour un non. Pourquoi un incendie ? Peut-être parce que dans les contines on nous a appris une chanson bien innocente : « Les cahiers au feu et le maître au milieu ». La mise en application des rondes enfantines peut devenir tragique. Comme les marches de protestation ou les grèves de la faim, le feu est entré dans l'arsenal contestataire. Un peu plus violent que les coups de matraques ou les pavés, il devient manifestation de révolte et de désespoir.

Un C.E.S. a brûlé en moins de temps qu'un cierge à 20 ronds devant Bernadette de Lourdes et les pyromanes étaient des gosses. Des élèves, des camarades de ceux qui sont morts calcinés. Ah les sales mômes.

Ils sont devenus pervers et caractériels ces deux enfants. Des instruments d'apprentis sorciers, comme dit ce grand comique d'Alain Peyrefitte. Mieux, un organisme hautement politique, U.D.R. jusqu'au sperme (les C.D.R. — Comité de Défense de la République — de la Côte-d'Or) définit ainsi l'acte de Patrick et Marc : « Derrière les lucurs de ces incendies se profilent les silhouettes de leurs instigateurs et véritables auteurs : les maoïstes et autres extrémistes, qui veulent la révolution dans la terreur, ultime étape après l'asservissement de la jeunesse par la violence, la pornographie et la drogue ». C'est pas une belle envolée lyrique ça. C'est le genre de réflexion qui ne s'invente pas. Ça se mûrit,

comme un fruit, et comme une pomme avancée, ça vous tombe sur la gueule tout d'un coup en faisant splashhhh. Comme une diarrhée bovine sur une plaque de marbre, les pensées C.D.R.

Deux garçons foutent le feu à leur bahut et illico, à droite et à gauche on récupère l'événement. Fumiers de gauchistes instigateurs hurlent les uns, escrocs de capitalistes responsables répondent les autres. Et les gosses qui ont brûlé, et ceux qui ont allumé le brasier ? De qui et de quoi sont-ils victimes ?

D'un enseignement complètement rétrograde où l'on s'emmerde plus que l'on apprend, d'une société de profit où l'argent rogne les blocs de pierres et les charpentes métalliques, d'une existence à peu près aussi grise que les murs préfabriqués de leur école ou de leur H.L.M.

Combien de fois, au temps où j'allais à l'école, j'ai eu envie de faire des crocs-en-jambe au « dirlo » ou au « surgé » ou de pulvériser la bicoque. Malheureusement, toute tentative destructrice était vouée à l'échec, les murs étaient en granit, les portes en chêne et les chiottes en carrelage. C'était sans doute pas plus drôle qu'aujourd'hui, mais il vaut mieux la grisaille pierreuse que la grisaille carton. Personne n'excusera le geste de Patrick et Marc, et qui tentera de l'expliquer autrement que par le truchement d'acte politique ? Comment un garçon de cet âge peut-il transposer dans un acte aussi grave l'idée de vengeance ? L'incendie est un moyen monstrueux d'assouvir une quelconque haine. Dans les premiers jours de

ce siècle, une femme vitriolait volontiers son amant infidèle, les temps ont évolué, et aujourd'hui elle choisit le revolver et le couteau à découper. Dans le temps, les gosses faisaient des pieds de nez, aujourd'hui ils foutent le feu. Acte de révolte insensé, c'est devenu un moyen de lutter contre l'autorité tyrannique, l'ennui quotidien et la répression permanente. C'est l'auto-justice. Fruit du désespoir, de la rancune ou des complexes, l'incendie demeure purement négatif dans un monde où l'on ne fait plus rien de vraiment positif. L'incendie d'un lycée, pour des gosses qui voient chaque jour des bombes pulvériser les rizières vietnamiennes, n'est vraiment pas un événement exceptionnel, tout au plus jugent-ils les conséquences par les absences des copains morts.

Dans les bals du samedi soir, des gros malins jouent les gros bras et balancent des prunes à des gens tranquilles qui ne leur demandent manifestement rien. Ces bonnes bagarres font rigoler grassement une assistance soifarde et les rires ne se coincent que lorsqu'un type s'écroule mort d'un traumatisme quelconque.

Un C.E.S. a brûlé et le soulagement n'est venu que lorsque l'on a découvert les coupables. deux gosses. Deux gosses qui portent le bada des clapiers préfabriqués hâtivement et qui brûlent comme de la paille. Deux gosses qui donnent bonne conscience pour tous les cadavres calcinés de Jeanne d'Arc aux petits musiciens de la rue Pailleron en passant par les clients — encore des jeunes, décidément, on en voit partout de ceux-là — du Cinq-7.

Salles gosses irresponsables et tarés, pyromanes névrosés, allez croupir en taule que les ministres et les entrepreneurs respirent à l'aise. Gérard Baqué ☉

RELIURES 20F



Nous vous proposons des reliures pratiques qui vous permettent de classer douze numéros de votre mensuel « EXTRA ». Chaque reliure est vendue 20 F à nos bureaux ou 20 F + 4,20 F de port (étranger: 5,50 F de port) par correspondance.

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir reliures « EXTRA » et je joins mon règlement d'un montant total de F par ☐ chèque bancaire *, ☐ chèque postal (trois volets) *, ☐ mandat-lettre * à l'ordre de : « EXTRA », 57, rue Sainte-Anne, 75002 Paris.
(* Mettre une croix dans la case correspondante.)

Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code postal : _____ Ville : _____

CONCERTS

ROBERTA FLACK

Si vous voulez devenir chanteuse de variétés bluesy à l'américaine, de ballade à la mode Roberta Flack, les conseils suivants vous seront utiles. La chanteuse s'assoit au piano, plaque quelques accords pendant que les musiciens en smoking gardent un tempo très lent, tellement lent qu'entre deux notes, ils pourraient fumer une ou deux cigarettes. La chanteuse chante sur ce rythme deux couplets et un refrain; et puis, en avant la fanfare, tout ce beau monde se déchaîne : le guitariste ou le batteur peuvent même faire un petit solo, mais attention, ceci ne doit pas durer plus d'un couplet. Tout doit rentrer dans l'ordre, ralentir, freiner et la chanteuse finit comme elle a commencé : tout doux, tout doux, dors mon petit quinquin... C'est aux travaux pratiques de cette théorie que nous avons assisté ce lundi-là, salle Pleyel, en présence du professeur : Miss Roberta Flack. Dotée au demeurant d'une voix superbe, elle était, avant qu'on la remarque, « prof » de chant à Washington, métier qu'elle n'a pas renié : elle a réussi ce soir-là à faire chanter le parterre, en majorité américain, qui remplissait la moitié de la salle. De « Killing me softly... » à un « Suzanne » de Cohen, bluesy en diable, auquel le traficotage du piano n'ajoutait vraiment rien, chacun était content de retrouver la chanson précédente, content d'écouter un excellent quartet de jazz où brillait le guitariste Cornell Dupree, content car, enfin, l'uniformité berce agréablement, surtout l'uniformité de qualité. Aussi, merci beaucoup, miss Flack, merci de cette excellente soirée. J.L.T. ☉



Roberta Flack... des millions de disques vendus

ALAN STIVELL

A l'affiche : l'Alan Stivell Group du 6 au 24 février. Une année est passée depuis son unique récital sur les planches de l'Olympia. Saluée unanimement par le grand public, on savait que cette prestation scénique avait énormément contribué à sa renommée. Depuis lors, à la grande stupefaction des ésotériques, particulièrement, l'estime n'a cessé d'augmenter. Rien n'était donc plus facile, alors, de conquérir la scène de Bobino qui reste, comme chacun sait, le temple musical le plus voué à la chanson française dite sérieuse. Donc, un bon début d'année pour Alan Stivell le Breton si l'on en juge par ce mois de février fructueux. Evidemment, la tâche ne s'est pas effectuée les doigts dans le nez mais bien à force d'efforts opiniâtres et il faut le féliciter, au passage, de l'avoir si parfaitement accomplie pendant trois semaines consécutives, réussissant à combler la salle chaque soir. Fidèles, les compatriotes celtiques sont venus nombreux acclamer l'enfant prodige et on imagine fort bien que, durant ce mois de février, un exode permanent s'est déroulé entre le pays des crêpes et la capitale.

Le spectacle fut divisé en deux parties dont la première proposa une série de ballades traditionnelles dédiées à la révolution irlandaise (« The foggy dew »), chansons à la fois dramatiques et joyeuses qu'Alan interpréta le plus souvent seul, s'accompagnant uniquement de sa fidèle harpe médiévale; et puis vinrent ces satiriques ballades celtiques qui suscitèrent des petits rires complices parmi la foule, laissant supposer que chacune en disait long. Plus électrique se présenta la seconde partie. En effet, malgré un retour aux sources, on s'aperçoit qu'il ne renie absolument pas les procédés techniques mais qu'il les conçoit, au contraire, comme des éléments indispensables pour la teinte de sa musique. Cette deuxième partie nous offrit, donc, un amalgame de musique médiévale et de musique plus contemporaine (celtic-pop-music). Le résultat, si étincelant qu'il soit, laissa découvrir de maintes possibilités

de la part des musiciens et notamment de la part de Gabriel Yacoub (dulcimer, banjo), et de Dan Ar Bras (guitare électrique), également membre du groupe Mor. Le tout faisant preuve d'originalité, c'est à partir de cet instant que l'on réalise l'importance de Stivell au sein de la musique française (?). En retour de leur visite, tous furent récompensés, même les moins concernés. Pendant deux heures, le public baigna dans un mélange de musique traditionnelle issu du folklore celtique, irlandais ou des îles Hébrides. D'emblée l'ambiance fut chaude et il fallut peu de temps à Alan pour la rendre encore plus folichonne. Certes, on lui reconnaissait le mérite d'avoir honnêtement relancé un folklore jusqu'alors ignoré, mais on ne savait pas sa musique si pénétrable. Tous, compatriotes ou non, se sont laissés entraîner dans une danse insolite au rythme du binou ou du violon (admirablement joué par René Werneer). Pour un triomphe, ce fut nul doute, un triomphe; la preuve, son spectacle programmé jusqu'au 18 fut prolongé d'une semaine. Après un dernier rappel, en vain, la foule se retrouva propulsée vers la sortie, là où se tenait le marché aux affaires : certains vendaient des pendentifs bretons pendant que d'autres proposaient des journaux sur lesquels s'inscrivait un titre facétieux : la Bretagne libre... Patrick Graczyk



Alan Stivell... on ne savait pas sa musique si pénétrable.



ALAN STIVELL

BLACK SABBATH A L'OLYMPIA

Oh évidemment, le public qui était venu, par ce 3 mars ensoleillé, envahir les fauteuils de l'Olympia, n'avait rien d'ésotérique, non ! On découvrait, plutôt, en jetant un regard furtif sur ces visages imberbes, rendus infantiles sous l'éclat de la lumière, un public hétérogène partagé (pour la majeure partie) entre de jeunes lycéens et de jeunes ouvriers novices. Avidé de bruit, toute cette foule à la fleur de l'âge s'était ruée sur l'unique concert que Black Sabbath avait bien voulu donner dans notre bonne vieille capitale française. Donc, inutile de préciser qu'il fut aisé, de la part du groupe, d'assouvir cette masse de surexcités à la recherche du défolement, tous accourus avec l'idée de s'emplier les oreilles d'un maximum de décibels. Car, au même titre que l'ex-Grand Funk, Black Sabbath appartient à cette catégorie de groupes sujets à la défonce, qui basent, avant tout, leur œuvre sur l'exhibition sonore. Pis encore, c'est une cons-

tante profusion sonore qui se déroule tout au long de ce spectacle : une musique boursofflée qui se plaît à étaler une série de clichés tape-à-l'œil conçus dans le but d'exalter la foule, d'y faire atteindre l'état frénétique et de la voir repartir bouche-bée. C'est ce qu'on appelle l'art d'épater.

La première partie fut assurée par « Budgers », un de ces groupes prosaïques qui, généralement, sont appelés à faire figure de bouche-trou et dont ses membres s'efforcèrent de donner un avant-goût de la musique de Black Sabbath. Et puis vint le groupe vedette. C'est à partir de sons violents que Ozzy Osbourne (vocals), Tommy Iommi (lead guitar), Terry Butler (bass guitar) et Bill Ward (drums) élaborent leur musique en refusant la mélodie voire même l'esthétique. Pendant une heure, on assiste, sans trêve, à un déferlement incoercible de notes torturées qui engloutit l'espace. Afin d'effacer les lapsus, le guitariste trouve l'astuce de

jouer en constante distorsion des notes éclatantes qui s'entrechoquent, s'élèvent et s'abattent lourdement sur toute cette masse juvénile qui les happe, heureuse. Entre le vrombissement des riffs foudroyants, quoique uniformes, et le ronflement intarissable de la basse, les hurlements imperceptibles d'un chanteur contraint tentent d'imposer toute leur puissance. En vain. Inutile de disséquer la musique du groupe pour y décoder un véhicule de messages ou une sensibilité latente ; elle se schématise, avant tout, comme une musique inculte et frigide, enclin à la surabondance de décibels, dans laquelle les moindres artifices y sont impliqués.

Ce sont ces armes de quincaillerie que Black Sabbath emporte avec lui sur toutes les scènes, des armes qu'il expose, machinalement, durant chaque concert, et, à chaque fois, le public se prête à son jeu, crédule. Voilà ce qui fait le succès d'un groupe comme Black Sabbath.

Après un rappel prolongé en vain, de nombreux insatiables furieux, s'étaient entassés dans le hall de l'Olympia et piétinaient l'affiche de Mireille Mathieu. Il n'aura fallu que trois ou quatre gorilles pour les disperser. Patrick Graczyk ☉



Black Sabbath... musique inculte.

après « La Mort d'Orion »

gérard manset

celui qui marche DEVANT

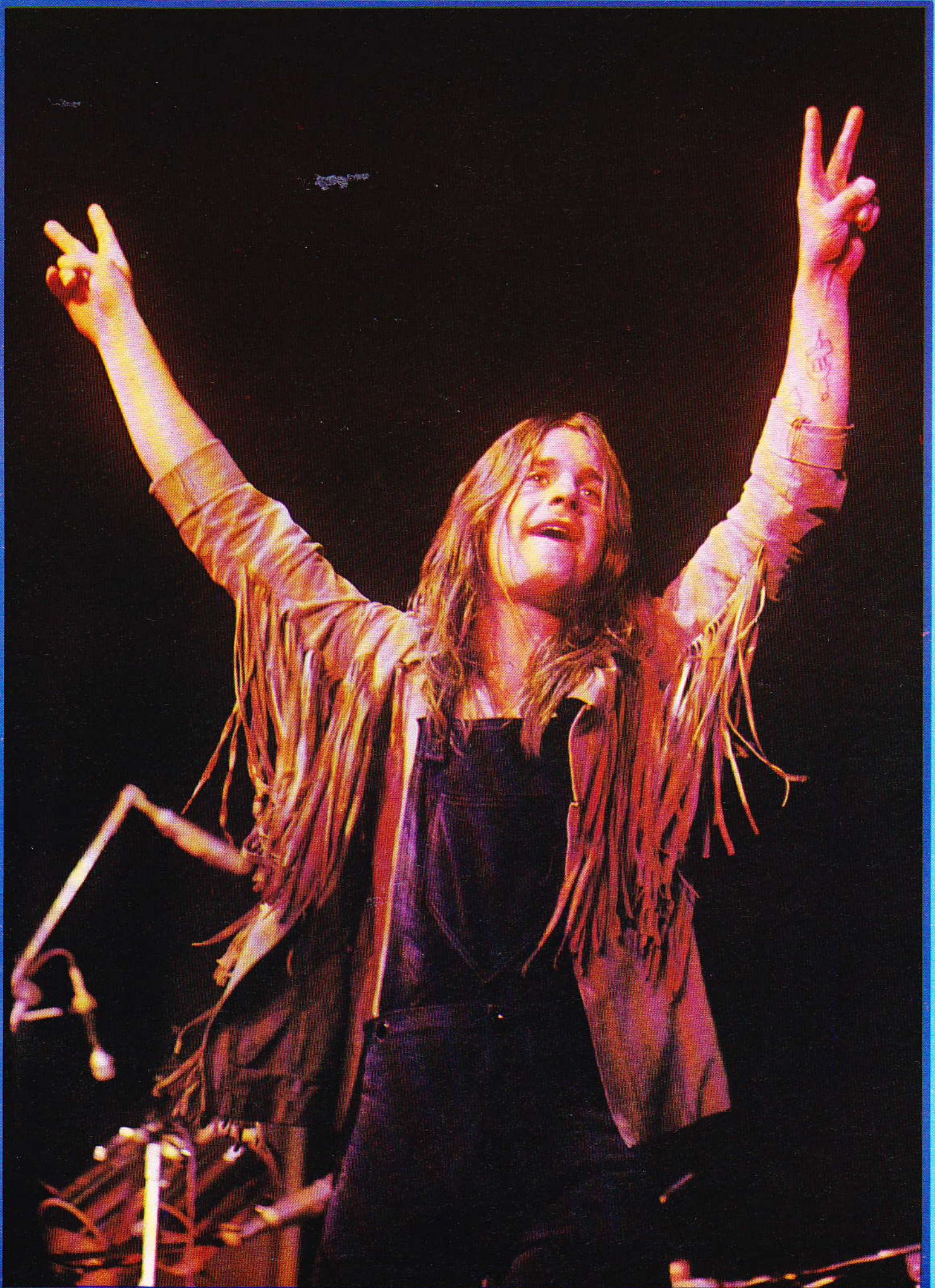
C 062-12342

PATHE MARCONI

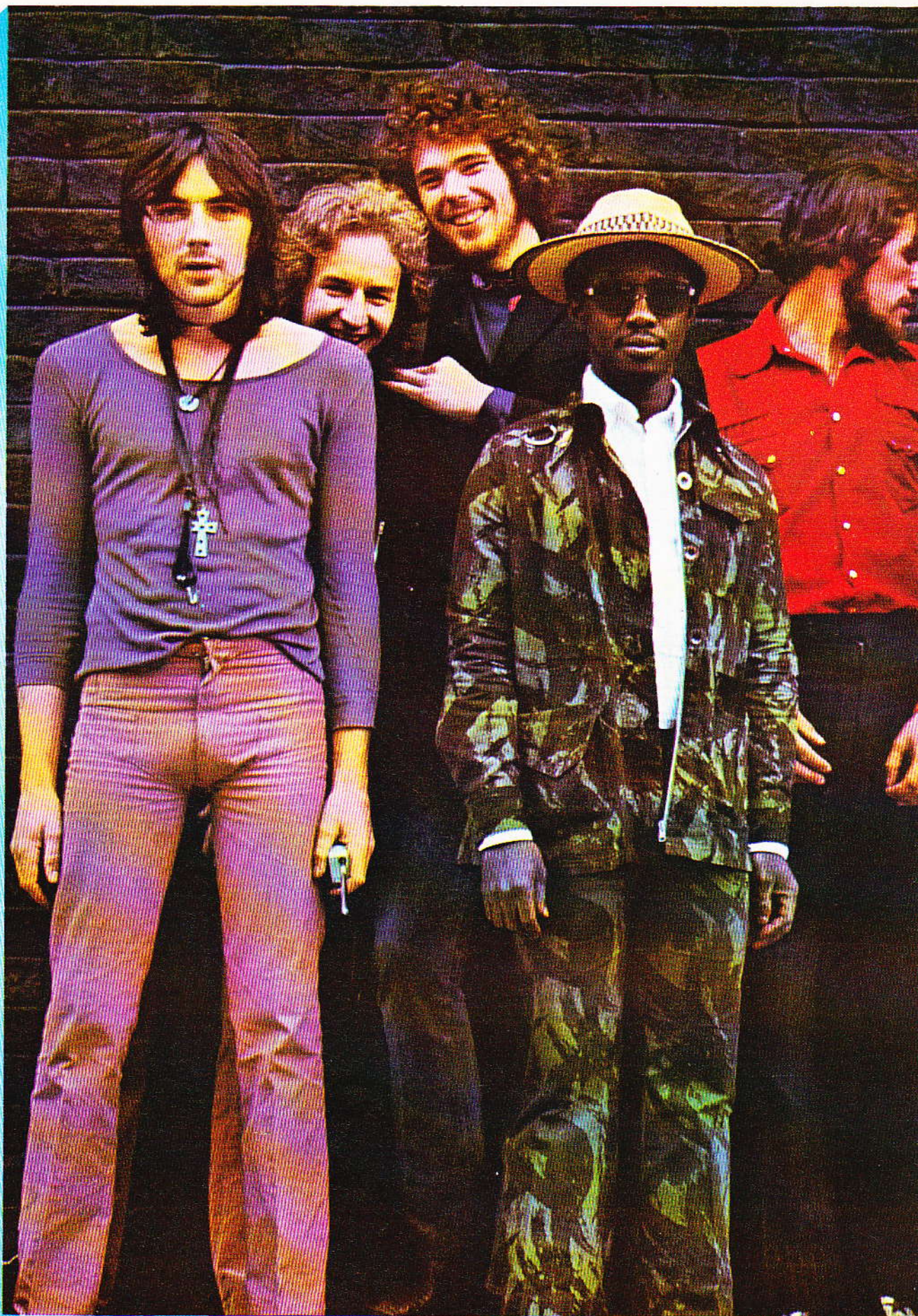
EMI

Editions ECO-MUSIC

19, rue Lord-Byron, 75008 Paris



BLACK SABBATH - OZZY OSBOURNE





TRAFFIC ROCK PAS DECADENT

A la veille de pouvoir enfin (re)voir, (ré)entendre, et donc juger sur pièces, celui qu'il faut considérer comme l'un des meilleurs groupes de la « rock story », et pour clore l'article commencé le mois dernier ici même, Serge Dumonteil nous replonge une dernière fois dans la carrière embouteillée de TRAFFIC.

FEU VERT

Oui, bravo, vous l'aviez deviné : Jim Capaldi et Chris Wood allaient remettre Traffic en marche avec Steve Winwood... Celui-ci confirma la nouvelle à la presse une semaine après les révélations de son grand frère. Ce nouveau départ ne fut pas plus rapide que le premier et il fallut attendre le 31 mai pour assister à leur première apparition scénique (les journalistes britanniques n'hésitèrent pas à parler de réincarnation !) et juillet pour un nouvel album où manifestement chacun semble heureux des retrouvailles, comme « Glad » et « Freedom Rider » peuvent en témoigner. Ballade issue d'un classique du folklore anglais, « John Barleycorn must die » donnait son titre au disque.

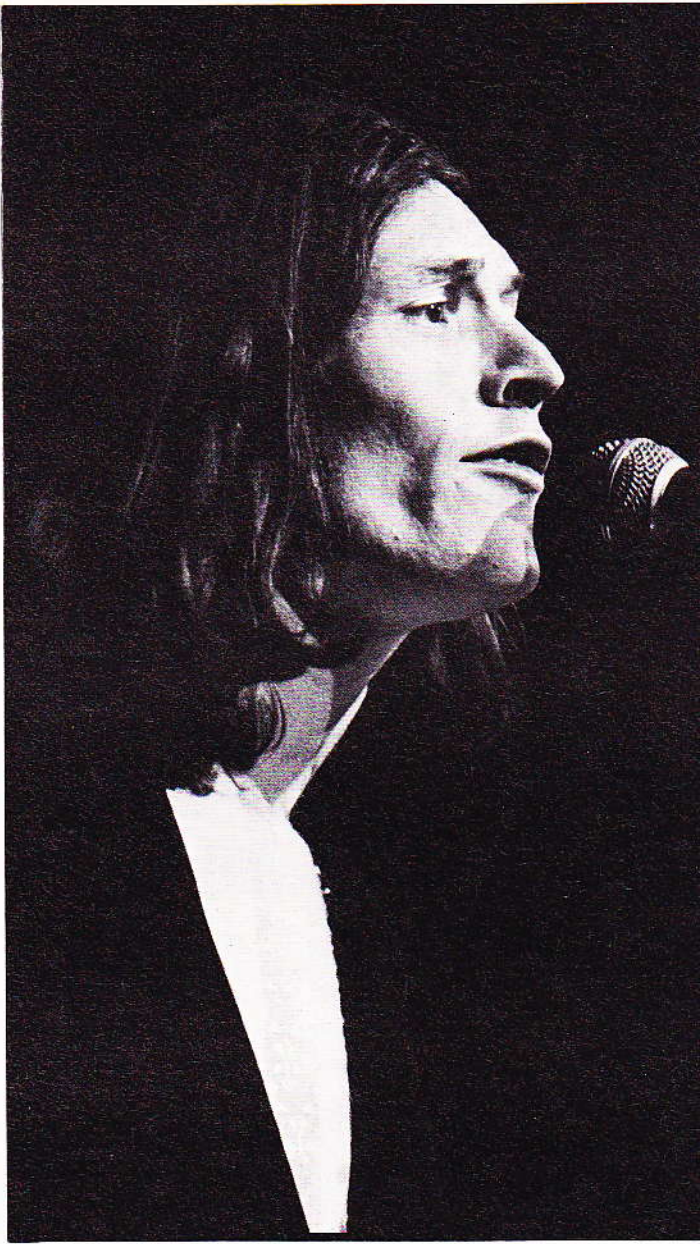
ELARGISSEMENT

Peu après, Steve annonça que le groupe souhaitait s'élargir et on put lire dans les colonnes du « Melody Maker » : « Wanted : two Traffic men ». Ce n'était bien sûr qu'une fausse annonce faite par quelque journaliste anglais en mal de jeux de mots... Malgré tout le plus urgent était de trouver un

bassiste ; Steve invita finalement Rick Grech (ex-Family) dont il avait pu apprécier la solidité au sein de Blind Faith et d'Airforce, à se joindre à eux. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des Traffic, sauf qu'on ne créait pas grand-chose et que le temps passait... Finalement, une tournée anglaise fut mise sur pied pour juin (1971). Dave Mason, de retour des U.S.A. où il avait travaillé avec Big Mama Cass, semblait devoir être sur les rangs. La section rythmique serait renforcée par « Rebop » Hwaku Baah, fameux conga-bongoïste noir et Jim Gordon, que Steve venait de rencontrer dans les studios où il était allé aider Eric (toujours Clapton, alias Derek) à terminer son album. A ce stade, une question s'imposait : qu'allait devenir Jim Capaldi, privé de son rôle de batteur ? On savait qu'il avait des problèmes de cœur (médicalement) mais ça faisait bien de la peine de le voir quitter son « kit »... Réponse : il restait auteur et devenait percussionniste et chanteur. Ah bon...

TRAFFIC SOUTERRAIN

C'est donc un Traffic à sept



membres qui allait se lancer sur les routes britanniques ! Pourtant l'autoroute M5 ne devait pas les inspirer... Comme je les attendais à Liverpool fin mai 71, le concert (qui devait être le premier) fut annulé pour cause de « répétitions insuffisantes »... Ça doit être ça la conscience professionnelle. C'est le 6 juin, au « Fairfield Hall » de Croydon (à nouveau), que les critiques de tout poil allèrent les guetter, et que fut en partie enregistré « live » l'album « Welcome to the Canteen » sur la pochette duquel le nom de Traffic avait été soigneusement omis. D'autres concerts allaient suivre. D'abord à Gladstonbury, le 22 juin, solstice d'été. J'étais assis tout en haut de la colline avec Andrew Kerr, l'organisateur, à siroter des tisanes aux couleurs étran-

ges tout en fumant un tabac non moins exotique et en méditant sur le phénomène cosmique absolument unique qui faisait de ce lieu le centre de l'univers le temple d'un festival (gratuit). Tout à coup un son énorme nous parvint de la scène : une lourde basse, une guitare électrique. On se regarde. C'était « Medicated Goo » ; délaissant les tisanes et mes hôtes charmants, je dévalai la pente tant bien que mal. Je suis fous ces Français pour recevoir de plus en plus cet autre baume miraculeux. Des centaines de gens étaient là, debout, enthousiastes, dansants ou pétrifiés devant la scène. Dave Mason allait de ses chansons tendres et tristes, puis Steve prenait une guitare acoustique pour « John Barleycorn ». « Rebop » apportait un sang neuf dans « 40.



low spark of high-heeled boys » réalisa d'excellentes ventes aux Etats-Unis (puisque le Lp resta plusieurs semaines autour de la douzième place), il passa plutôt inaperçu en Angleterre et ailleurs. Pourtant cette « petite étincelle des garçons à talons hauts » était aussi (et malgré cette dernière précision) celle d'un rock « non décadent », simple, limpide et génial. De ce disque, le plus homogène de Traffic, se dégage en effet une tranquille majesté, une magnifique sérénité à laquelle Winwood n'avait encore jamais atteint. Par les paroles écrites avec Jim Capaldi, la poésie la plus authentique, celle qui suggère, celle qui s'approche le plus de la vérité se révèle. Les thèmes sont très largement développés, jamais ennuyeux. Les sujets sont ceux-là mêmes de la vie ; il est significatif que le symbole de l'eau se retrouve plusieurs fois sous divers aspects, dans « Hidden treasure », « Many a mile to freedom » (qui était déjà interprété sur scène lors des tournées de juin et de septembre) et « Rainmaker » bien sûr. Une fois de plus (!) Steve est éblouissant à la guitare, maîtrisant le son au point

headmen », pendant que Capaldi s'exténua sur son tambourin... Quand arriva « Dear Mr. Fantasy », les vibrations furent encore meilleures : c'était la joie ! Pourtant Steve allait appuyer encore davantage sur la touche nostalgie lorsque, posant sa Gibson, il revint s'installer devant son orgue Hammond pour le faire frémir du bon vieux riff de « Gimme some lovin' ». Délire. « Bienvenue à la cantine » aurait dû être enregistré à Gladstonbury.

La deuxième occasion « underground » de voir Traffic à cette époque fut le concert qu'ils donnèrent au bénéfice du magazine « OZ » (lequel était alors poursuivi par les foudres des législateurs britanniques)... C'était le soir même de la pantomime Grand Funk à Londres : le 3 juillet 71. C'est là que fut

enregistrée la seconde partie de la cantine. Cette tournée fut un peu pour Traffic un moyen de se débarrasser de ses oripeaux... Quant à l'album, il permit à Steve de terminer son contrat américain avec United Artists (cette marque avait d'ailleurs sorti précédemment un double-album intitulé simplement « Winwood », compilation assez incroyable où l'on trouvait aussi bien des titres du Spencer Davis Group que d'autres de Blind Faith et bien sûr de Traffic (67 à 70).

LA PETITE ETINCELLE D'UN ROCK PAS DECADENT

En 69 ou 70 (mémoire infidèle !) l'Institut des Arts Contemporains de Londres consacrait une de ses expositions à de jeunes talents

du graphisme et de la peinture. Parmi les nombreux tableaux exposés. l'un d'eux s'intitulait « Roaming through the gloaming with 40.000 headmen on my trail ». Tous étaient signés par un certain Tony Wright. Rien d'étonnant donc, à ce que ce dernier signe le « design » original du nouvel album de « Traffic », « The low spark of high-heeled boys », fin 71 : un étrange cube transparent... très réaliste grâce aux coins coupés de la pochette ! Mais beaucoup plus important et tout aussi innovateur était le contenu. Surprenant au premier abord par son aspect « encore plus éthéré », mais combien accaparant après quelques auditions ! Pas de doute possible : cet album était bien la plus grande réussite de Traffic avec « Mr. Fantasy ». Si « The

de l'étouffer parfois comme on le ferait avec un instrument à vent, et comme seul Hendrix l'avait fait... On remarque cette technique surtout dans le solo final de « Light up or leave me alone » que chante Capaldi. Le « Rock and roll stew » de Grech, peut nous faire regretter le départ de ce dernier (qui ne joue d'ailleurs pas sur tout l'album, je crois), de même pour Jim Gordon. Tous deux furent priés de partir par le « noyau » des trois autres... Quant à Capaldi, ébloui par ses possibilités de chanteur (qu'il n'ignorait d'ailleurs pas : c'est lui qui le dit modestement), il allait se laisser prendre au jeu et partir à Muscle Shoals enregistrer un fort bel album solo.

MIRACLE EN ALABAMA

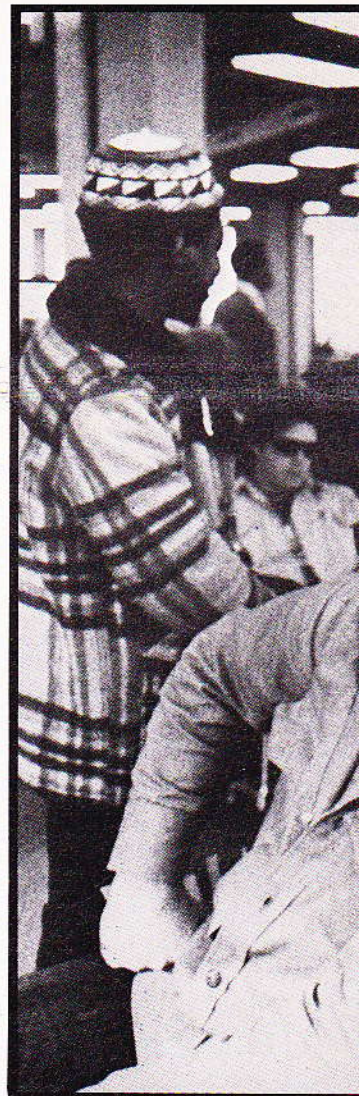
Là, Jim, qui a convié Steve à la petite fête, en compagnie de Chris, Rebop et d'autres musiciens comme Paul Kossoff (de Free) ou Mike Kellie (de feu Spooky-Tooth)

va lui faire découvrir la rythmique d'acier de David Hood (basse) et Roger Hawkins (drums). Des vieux de la vieille qui accepteront de se déplacer pour prêter main-forte à la seconde partie de la tournée américaine, début 72. Une fois encore, Jim Capaldi sera le porte-parole pour justifier le changement : « Nous avons vraiment besoin d'une bonne section rythmique... Rick et Jim (Gordon) n'avaient pas de cohésion. Ils n'étaient pas assez consistants pour Steve. Jim joue bien mais il joue comme un batteur de Los Angeles : ce n'est pas vraiment une base solide et funky. Il faisait exactement ce que j'avais fait avant, la même erreur : il suivait Steve et suivait le groupe au lieu de le faire se construire et s'élever »... Ce deuxième temps de la tournée U.S. fut en effet très heureux et triomphal, surtout en Californie (comme d'habitude). Des titres furent enregistrés à Muscle Shoals qui sont restés inédits depuis. Dès lors, Chris Blackwell (le « boss » de Island et de Traffic) commen-

ça à envisager une tournée européenne pour le groupe. Mais l'année 72 s'écoula sans que cela prenne forme. Steve participant à gauche et à droite à des tas de sessions dont nous allons parler.

FANTASY FACTORY

Ce n'est qu'en novembre dernier qu'on sut que Traffic était en train d'enregistrer un nouvel album... à la Jamaïque, l'île natale de Chris Blackwell (bientôt imité en cela par les Rolling Stones d'ailleurs...). Roger Hawkins et David Hood étaient de la partie. On apprit également que ces deux sédentaires se laissaient entraîner à venir en Europe pour la tournée, cette fois définitivement confirmée, de Traffic. Le résultat de ces sessions jamaïcaines est encore sous une pochette-cube et s'appelle « Shoot out at the Fantasy factory » (tout un programme, et le vieux mot-clé qui réapparaît !). Ce morceau-titre est le seul tempo rapide du disque : atmosphère très « Chicago de la prohibition », sirènes



et tout ! Avec, au verso de la pochette, la vieille limousine de Barry Beckett (pianiste de Muscle Shoals), qui n'a rien à envier à celle de Hot Tuna sur « Burgers »... Les autres climats de l'album sont plus difficiles à cerner et quand on n'a pas écouté le disque pendant deux bonnes semaines, on n'est pas très sûr de ce qu'on avance... Toutefois on peut supposer que les anti-Traffic vont dire, au sujet de « Roll right stones », que ce n'est qu'un riff en 1-2-3, 3-2-1 et que c'est un peu exagérer que de faire durer ce truc-là un quart d'heure... En fait, il s'agit d'une réflexion très philosophique sur les civilisations disparues, sur ce qui fut « mérisé » (ce n'est pas une blague, ça veut dire... magnétisé) et sur les monolithes qui sont les seules choses tangibles qui restent, dans ce monde où tout devient fou... « Evening blue » est un gen-



re de ballade, plus classique, un peu triste, sur un homme qui réfléchit sur sa condition, à l'heure crépusculaire... « Tragic magic » donne à Wood l'occasion de « faire son truc » : ça commence d'une manière très désuète mais Chris ne tarde pas à triturer le son de son saxophone à la pédale wah wah et tout !... Le meilleur pour la fin : « Uninspired »... Là encore, Traffic n'hésite pas à se mettre à nu face aux critiques toujours voraces. Pourtant, malgré son départ si sombre, le morceau se veut d'un retournement optimiste et les deux interventions de guitare sont chargées d'une intensité émotive plus que bien inspirée ! Après trois semaines de classement, « Fantasy factory » est (tandis que j'écris ces lignes), 33^e au Billboard. Je finirai par croire que ces gens ont bon goût quand il ne s'agit pas d'élections présidentielles... Un seul album monte plus vite que « Shoot

out »... C'est « Ne tirez pas sur le pianiste » d'Elton John ; décidément les règlements de compte vont bon train et font très mal en ce moment !

PARTICIPATIONS

Donc, pendant la dernière année écoulée, Steve Winwood a plus que jamais participé à toutes les sessions londoniennes possibles et parfois à peine imaginables. Celles de bluesmen de Chicago d'abord, avec son copain Clapton : Howlin' Wolf (douteux), puis Muddy Waters (plus convaincant). Il devait être aussi embringué dans l'aventure « Tommy » symphonique, puis, plus récemment, le concert de Clapton — le grand revenant — où Winwood chanta aussi bien des chansons de Traffic (« Pearly queen ») que d'autres de Blind Faith (« Presence of the Lord ») ou encore « du bon vieux temps » (« Nobody knows

when you're down and out »)...

Steve aurait même participé début février et toujours avec Jim Capaldi, aux enregistrements londoniens de Jerry Lee Lewis.

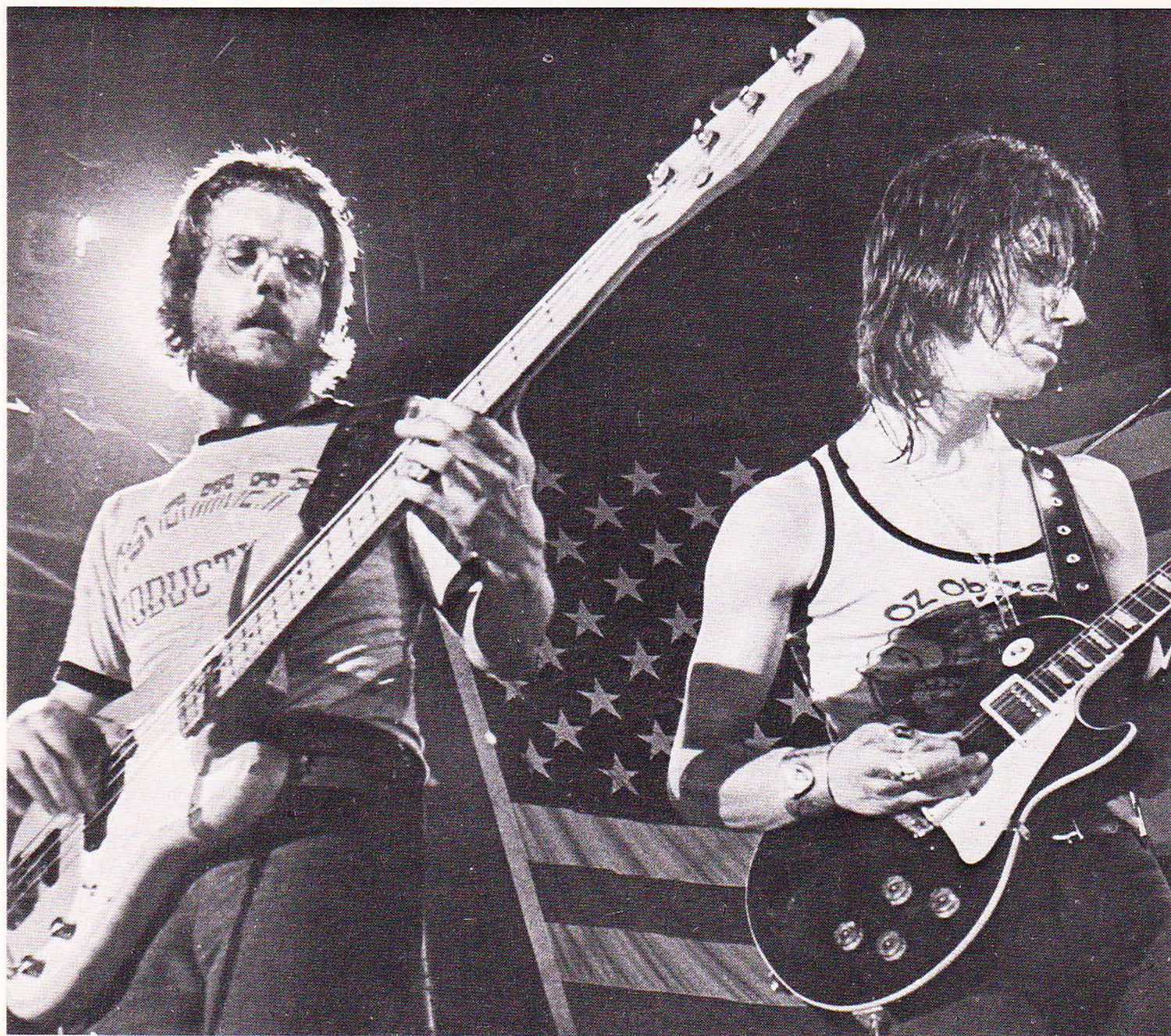
POUR FINIR

Ce qui peut définir Traffic, plus qu'une « direction musicale », c'est un esprit, une « certaine lueur » que l'on retrouve toujours si on la connaît bien, même quand elle est un peu vacillante dans les moins bons moments, et c'est là l'essentiel. Pour beaucoup, Traffic c'est Winwood, mais la « politique » de Chris Blackwell, ami, fan et manager de Winwood, vis-à-vis de Steve, est de n'exercer aucune contrainte sur lui et de lui éviter si possible les « hang-ups » de la popularité, genre de choses qui ont fait Eric Clapton se terrer dans sa maison (avec sa femme), sans même répondre au té-

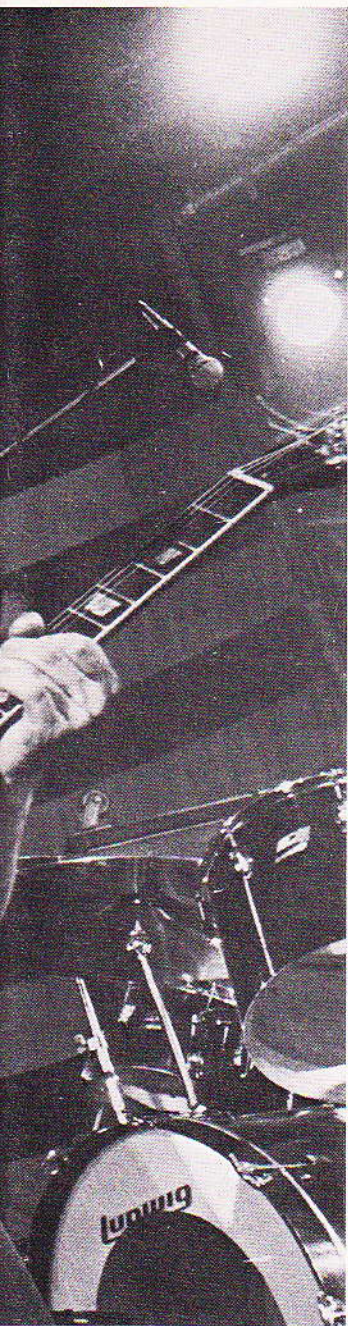
léphone pendant des mois ! Winwood peut encore se balader dans Notting Hill sans être reconnu, ce qui n'est pas si mal...

Tentative d'économie (au bon sens du terme) et d'équilibre dans ce grand trafic du show-business ; pour qu'un musicien, pour que des musiciens s'épanouissent librement au lieu de brûler dans une gerbe d'étincelles. Des musiciens qui restent des hommes, donc faillibles et pas forcément inspirés tous les soirs, à tous les concerts et sur toutes les plages de leurs disques !

Ceux qui réclament aujourd'hui un autre « Mr. Fantasy » ne sont guère différents de ceux qui espéraient encore hier un nouveau « I'm a man » ou « Gimme some loving »... quand ce n'était pas une nouvelle version de « Stevie's blues ». Les temps changent a dit quelqu'un, un des seuls pour lesquels Winwood ait jamais voulu révéler son admiration.



Le Rock d'un Blanc: Beck



Non mais regarde tous ces jeunes cons. Qu'est-ce qu'ils viennent encore foutre ici ?

Les jeunes cons en question, Madame la Vendeuse de billets de Loterie nationale du boulevard Voltaire, venaient voir un guitariste nommé Jeff Beck. Un jeune homme sans artifice et sans smoking, dont l'arme est un instrument apparemment inoffensif et pourtant redoutable entre ses mains. Jeff Beck, c'est un mythe, une allégorie musicale, un rêve et une réalité. Jeff Beck, c'est une figure du rock à laquelle personne — et même pas lui-même — n'a jamais pu véritablement donner un visage.

Jeff Beck est là, toujours et encore à une place indéfinissable parce qu'en constante mutation. L'habitude des définitions sommaires a voulu qu'il soit LE guitariste tourmenté, pour qui le jeu devient un combat et d'où toute sensibilité soit totalement et définitivement exclue. Musicien de démonstration et de recherches sonores, Beck porte le chapeau de toute une évolution rock, dont le point de départ fut, comme beaucoup, les Yardbirds.

Jeff Beck était à Paris pour un concert — comme par hasard organisé par Pop 2 — et la rareté de ce genre de manifestation ajoutée à la personnalité des musiciens faisait de ce spectacle un événement. L'association Beck - Bogert - Appice n'avait pas, jusqu'ici, fait l'unanimité et les Américains comme les Anglais avaient émis de nombreuses réserves sur cette réunion explosive. Il est d'ailleurs remarquable de constater que ces mêmes critiques avaient consciencieusement démolé West, Bruce & Laing. Super-groupes à l'image d'un Cream ou d'un Blind Faith, Beck - Bogert - Appice ou West-Bruce - Laing subissent l'assaut des critiques dans la mesure où ils se doivent d'échapper à l'approximatif. Prisonniers de leur passé et de leur technique, ces musiciens n'ont droit à aucune indulgence. En fait, la plupart des mauvaises critiques s'appuyaient sur le vieil adage : « Qui n'avance plus, recule. » Stagnantes plus qu'évolutives, les prestations des deux groupes avaient semblé remettre en question le talent, l'originalité et l'avenir des musiciens. Le public devient plus exigeant dès lors qu'il se sent frustré et l'intransigeance — légitime — des amateurs de pop se devait d'être sans complaisance pour le passage de Beck.



L'histoire de Jeff Beck est aujourd'hui suffisamment célèbre pour que nul ne l'ignore plus. Il est cependant remarquable de suivre l'évolution du guitariste au cours de ces dernières années. Musicien inspiré, son intégration aux Yardbirds avait marqué l'année 67, puis, après quelques mois de silence — il fut remplacé par Jimmy Page au sein du groupe —, Jeff Beck refait surface. Son nouveau groupe porte son nom et signe un Lp : « Truth » qui met essentiellement en valeur la voix du chanteur — Rod Stewart — et le jeu du guitariste — Beck.

Les premiers pas du Jeff Beck Group seront difficiles et les échecs se succéderont jusqu'à la publication d'un nouvel album « Cosa Nostra » accueilli plus favorablement. Quand, en 1970, le Jeff Beck Group se sépare, il ne reste qu'un titre vraiment positif, « Beck's Bolero ». Pour Beck la période de découragement passé, la recherche de musiciens recommence et la possibilité d'une association avec Bogert et Appice est envisagée. Malheureusement, un accident de voiture va interrompre provisoirement tous les projets du guitariste et les deux Américains vont constituer Cactus.

Après sa convalescence, Beck va constituer un groupe que l'on peut qualifier de transitoire et les deux albums du Jeff Beck Group nouvelle formule vont marquer une charnière musicale.

Alors que Beck est le créateur réel du hard rock, il va évoluer et « Rough and ready » va s'affirmer tout en demeurant heavy, comme plus jazzy et influencé par le Tamla Motown style. Seul point noir dans cette réalisation, Bob Tench le chanteur qui ne parvenait pas à faire oublier Rod Stewart. La deuxième réalisation de ce groupe presque fantôme verra le jour en France au moment de l'annonce de la dissolution — une fois de plus — du groupe.

Avec le recul, on mesure un peu plus la fonction presque intérimaire du Jeff Beck Group « new look ». Mise au point, tremplin évolutif, l'importance de cette formule — pour fugitive qu'elle soit — permit au guitariste de déterminer totalement ses futures options. Vieux rêve, l'association avec les deux musiciens du défunt Vanilla Fudge se devait d'être capitale au niveau du feeling et du



swing.

Premier point important, cette réunion permettait à Beck de réaliser une ambition secrète : chanter. Toujours étouffé derrière un soliste brillant vocalement, Beck s'était presque complexé et seule une nouvelle formation lui permettait de se libérer totalement, assumant pleinement la responsabilité de sa production, échappant au carcan — inévitable — de l'aliénation du guitariste solo à la cause du chanteur. Evoluant librement, il s'exprime mieux et ne s'appuie plus que sur la rythmique d'acier de ses deux acolytes.

Le concert du Bataclan fut à la mesure de ce que l'on pouvait attendre des trois hommes. Un rock solide et structuré où l'invention conserve tout de même droit de cité. Il est certain que Tim Bogert et Carmine Appice font plus que soutenir Beck et au cours du concert de larges réminiscences de Cactus domi-

nèrent l'expression générale.

Pour les spectateurs, le spectacle fut enthousiasmant, encore que les parties vocales soient plus que discutables. Musicalement, Beck empile toujours les notes les unes sur les autres comme un maçon ivre construirait une maison chimérique. Déroutant de simplicité, il égrène ses phrases de guitare naturellement et spontanément, en perpétuel dialogue avec la basse de Tim Bogert. A cette évidente puissance du style se mêle, hélas, ce que l'on pourrait qualifier d'égarement ; des envolées dénuées de toute construction où seul le talent des trois musiciens permet une retombée sommaire mais pas trop tragique. Prodigieusement soutenue par la batterie de Carmine Appice la musique de B.B.A. (Beck-Bogert-Appice) n'est plus comme auparavant une démonstration devenant un commentaire passager, mais une force vivante



et brutale où la bonne humeur s'inscrit à chaque phrase.

Pour les fanatiques de Beck, c'est peut-être cependant une difficile révélation, celle de l'égalité des valeurs au sein du groupe, Jeff Beck n'étant plus l'élément vedette mais un élément au même niveau que les deux autres instrumentistes. C'était peut-être d'ailleurs ce qu'il souhaitait depuis longtemps et c'est peut-être aussi la clé de la longévité de B.B.A. —

Gérard Baqué ©

*La musique de
Beck, Bogert, Appice
est devenue
une force vivante et brutale*





BROWN c'est raser!



Vous savez ce que c'est qu'une punition vous ? Les cent lignes ou la colle d'une heure, au coin, les mains sur la tête ; eh bien, c'est pas plus tragique qu'une heure de concert James Brown.

Pour ceux qui demeureraient indécis après cette entrée en matière, je précise que je n'aime pas James Brown. Ceci écrit, il faut une explication parce que les affirmations gratuites et les goûts d'un Baqué, fût-il rédacteur en chef, vous

vous en foutez — à juste titre — royalement.

Au départ, j'ai envie de dire que je n'aime pas James Brown, « parce que ». Cette justification, pour complète et détaillée qu'elle soit, ne suffira peut-être pas à la douzaine d'acharnés qui s'envoient en l'air en écoutant et voyant monsieur Sex Machine. Et pourtant... Je ne sais plus quel lecteur avait écrit un jour à la suite d'un article de Ducourant dans le n° 21 : « J'aime pas James Brown parce que

je ne suis pas noir, pas coiffeur, pas postier et ni sourd ni aveugle ». Ce jugement, pour lucide qu'il soit, est tout de même un peu excessif. La preuve, j'ai demandé au facteur — employé contractuel de l'administration des P.T.T., donc postier — s'il aimait James Brown et bien non. Pour lui, les deux meilleurs sont Thierry le Luron et Marcel Amont.

Alors, qu'est-ce qui fait courir les foules aux concerts de James Brown ?

Historique

« James Brown sera la découverte de ma vie. Ce gars-là possède le style et le talent qui feront de lui le meilleur de tous. » Cette petite phrase, c'est Syd Nathan, le président de la marque King qui la prononça le 23 janvier 1956 en signant le contrat d'enregistrement du petit chanteur noir. Né le 17 juin 1928 à Pulaski (Tennessee), James Brown avait passé toute sa jeunesse à Atlanta (Georgie). Successivement cireur de godasses et champion de boxe, il eut un jour la fâcheuse idée de constituer un groupe vocal « The Famous Flames » et de se lancer dans l'artistique.

Il est d'ailleurs amusant de constater que la plupart des boxeurs américains ont tous — avec plus ou moins de bonheur ou talent — « tâté » du show biz : Ray « Sugar » Robinson, Jo Frazier, Cassius Clay, etc... Maintenant que Cerdan Jr a raccroché ses gants, il faut le brancher sur la chansonnette. Pourquoi ne pas le marier à Mireille Mathieu et leur faire chanter « Les rings de la salle Wagram ». Sur tous les autres, James Brown possède une énorme qualité, la confiance. Intimement convaincu qu'il est le meilleur, le plus beau, le plus grand, le plus fort, James Brown dirige sa carrière en fonction de l'attente du public. Commerçant de talent, il exploite admirablement une recette qui a largement fait ses preuves : la démagogie.

Le point le plus important du personnage Brown est évidemment sa couleur de peau. James Brown est noir. En février 69, la re-

vue « Look » lui consacra sa couverture aux côtés du sénateur Edmund Muskie, alors candidat à la vice-présidence des Etats-Unis. En substance, « Look » posait la question : « Brown, dont les enregistrements et les placements de fonds se chiffraient à 4,5 millions de dollars (deux milliards et demi d'anciens francs) en 1968, était-il l'homme noir le plus important d'Amérique ? » La réponse était muette et seulement mentionnée par une photo sans légende représentant le chanteur signant un autographe pour un jeune noir, tout en le regardant d'une façon sévère quoique affectueuse. Plus étonnante encore fut, à la même période, son apparition comme invité d'honneur de ces fameuses émissions diffusées très tard le soir — genre soirée mondaine à la Philippe Bouvard chez nous. Il est

évident que sa présence dans une telle émission ne se justifiait que parce qu'il était James Brown, LE James Brown, et non pas l'ancien cireur de l'Alabama. Vous imaginez, vous Bouvard invitant un plombier ou une femme de ménage ?... Devant un public factice — toujours très à la Bouvard, affichant avec affectation leur snobisme et une désinvolture calculée sur des fauteuils design — Brown se mit à faire son « truc », brandissant son poing et hurlant son habituel « dites-le bien fort » tandis que le public (des blancs bien sûr) répondait passionnément « Je suis noir et j'en suis fier ». C'était comme si tout à coup, chez Maxim's, et en direct, Cohn Bendit avait fait hurler à « Samedi soir » par Bouvard et Louis Le Prince-Ringet « je suis gauchiste et j'en suis fier. Vive

la révolution ».

'La seule différence vient du fait que Cohn Bendit, sauf erreur, n'est ni raciste, ni propriétaire du même compte en banque que l'ami James, alors que ce dernier est raciste... Son ralliement — provisoire — aux Black panthers, sa prise de position pour Angela Davis n'était que pur calcul. Il est redevenu lui-même, faisant décrêper à grands frais ses cheveux et soutenant la campagne électorale de Nixon. La meilleure preuve du racisme de Brown est sa réflexion, amère, en descendant de scène à Saint-Ouen, « Il n'y a que des noirs en France ? Vous n'êtes pas capables de louer les places à un public blanc ? ». Les responsables français de sa maison de disques n'en sont pas encore revenus.

Peut-être sincère au départ, James Brown a rapidement évolué pour s'intégrer à l'establishment.

Comme beaucoup d'autres, il bénéficia de l'engouement en 1968 pour la musique soul, musique jusque là réservée au public des ghettos noirs et devenant un produit vedette pour les consommateurs blancs.

Au début de 1969, le très sérieux organisme américain R.I.A.A. publiait un rapport symptomatique. Depuis 1968, la musique soul qui a su évoluer depuis ses rudes origines, jusqu'à ses différentes formes populaires, s'est concrétisée commercialement, sous la forme d'une partie importante de l'incroyable revenu jamais atteint du billion (100 milliards de dollars) — 500 milliards d'anciens francs — pour l'année, réa-



BROWN c'est rasoir!

isés par l'industrie du disque. James Brown n'avait sans doute pas pris le train en marche, mais il avait su accrocher son wagon au bon moment et surtout prendre la ligne qu'il fallait.

James Brown en France

Le phénomène James Brown en France est à peu près équivalent du phénomène Pink Floyd en regard des ventes. Très régulièrement les 33 tours de James Brown atteignent des chiffres de vente étonnants et personne — parmi les professionnels — n'est surpris d'apprendre que M. Dynamite a vendu chez nous quatre fois plus que les Beatles ou les Rolling Stones. Public fixiste, les amateurs de James Brown ont, pour la plupart, subi un chocage et leur univers musical s'est arrêté brutalement. Le dieu de cette masse incroyable de gens était en France et chacun de ses shows a valu son pesant de sueur.

Pour une plus parfaite compréhension des fans, à partir d'ici je ponctuerai mes phrases de la même manière que le maître afin de ne dérouter personne. Mes points, virgules, points de suspension et autres seront évidemment remplacés par des « han ».

Saint-Ouen

Le Palais des sports de Saint-Ouen, depuis Joe Cocker, on commence à le connaître et le record d'affluence battu par Pink Floyd a été pulvérisé le lundi 26 février 1973 par James Brown han 9 000 personnes han han han plein comme un œuf le demi-ballon de rugby de Vannes han opération portes ouvertes même

han pour que tout le monde puisse entendre et participer han

La première partie han c'est les JB's han l'orchestre du King han Un coup de « Shaft » han un coup de « Black stabbers » le tube des O'Jays et voilà Lynn Collins han la choriste vedette du King qui chante des trucs des Staple Singers han d'Isaac Hayes et même « Think » han le truc créé il y a quinze ans par le maître lui-même han Lynn Collins c'est bien et l'entracte arrive sans problème han

Dans la salle han les gens sont tassés comme dans une boîte de sardines han le public à 80 % noir attend fébrilement la caresse du fauve han Brown han han han L'aboyeur de service han celui qui officie depuis 15 ans han Denis Raye arrive han han Le King han le king han James Brown han

A James Brown han han James BrownNNNNN et c'est parti han

Combinaison émeraude ouverte en V sur la poitrine han petite veste noire voilà Mr Soul han C'est le délire han l'apparition de Bernadette de Lourdes devant une foule de paralytiques ne produirait pas plus d'effet han (là je ne sais plus si je dois ponctuer par han ou alleluhia).

Ça commence avec « Soul Power » dans un déchaînement de stroboscopes puis on entame un long meddley de « Get on the good foot » et « Make it Funky » han 15 minutes d'extase dans un environnement psychédélique han un long slow « Bewildered » pendant lequel la sueur des garçons se mêle à l'intimité des filles en pamoison han un break et tous les anges de la création déploient leurs ailes au-dessus de la foule silen-

cieuse han ou alleluhiah « Sept minutes de Super Bad » et c'est reparti han comme il est pas là pour perdre son temps le rasoir il enchaîne rapidement sur « I got a bag of my own » histoire de nous filer une vision d'apocalypse han un pas de danse à faire rajeunir Claude François han han Quand il a fini son numéro à la Jacques Chazot mâtiné Jacques Charon il entame « Try Me » histoire de mettre en valeur la jolie voix de Lynn Collins et de reprendre son souffle parce qu'après on joue plus on part dans la démente — artiste et public — c'est « Sex Machine » han A côté de ça han la prise de la Bastille ça devait être la rigolade parce que le public part à l'assaut de la scène histoire de prendre dans la gueule les savates du service d'ordre du King han plus ça pleut han plus ça va à l'attaque han de la folie han « I can stand myself » ça devient n'importe quoi han le public hurle han 22 filles s'évanouissent han les minets « chicken » réclament leur maman han Sur le podium le cri aigu et brutal devient rauque han après la série sanglots voilà « Please please » et l'inénarrable coup de la cape argentée jetée sur les épaules han Il tournoie sur scène han tombe sur les genoux han devient déchirant et fait sa fausse sortie pendant que Dany Raye hurle le King han le king han le king han et il apparaît de nouveau sur le côté gauche le King han il trépigne faisant monter la pression et vlan le revoilà devant le micro dans le jeu des strobos histoire



BROWN

c'est rasoir!



de refaire « Make it Funky » avant de disparaître laissant les spectateurs dans une folie totale han.

Derrière le rideau han on le bichonne serviette autour du coup han on l'éponge son état-major est là au grand complet han. Trente personnes pas moins pour veiller sur le roi et l'entourer jusqu'à l'avion particulier peint à ses couleurs et arborant son nom en lettres d'or qui le conduira au prochain gala han James

Brown est venu, il a chanté — hurlé —, dansé — gesticulé —, et il est reparti en disant : « fuck alo's mon vieux y'a qu'des neg'es ici ». Gérard Baqué ©

P.S. - Pour avoir assisté pour vous — et par là même souffert, Gérard Baqué recevra tous les dons en nature ou espèces que vous voudrez bien lui faire suivre à la clinique Gontrand où on le soigne pour dépression

nerveuse.

Note de l'éditeur : Nous tenons à préciser que cet article est libre de toute publicité avec une marque de rasoir réputé et phonétiquement proche du nom de l'artiste sujet de ces pages. Re-P.S. - La lecture de l'excellent livre de Phyl Garland « Les dieux du soul », traduit par Maurice Cullaz et publié par les éditions Buchet-Chastel nous a été d'un grand secours.



7 MÈRES CÉLÈBRES

ou en passe de le devenir

Elles sont sept à avoir choisi pour voie celle de la chanson, sept à se trouver d'ores et déjà sur le chemin de la gloire. Formées à différentes écoles, auteur-compositeur dans la plupart des cas, instrumentiste parfois, toutes ces gentes dames ont, entre autres qualités, celle de posséder une voix à toute épreuve. Qui sont-elles ? D'où viennent-elles ? Que font-elles ? Autour de leur dernier ou premier disque, Bruno Ducourant a fait son possible pour vous le dire.

BETTE MIDLER

Ascension ultra-rapide que celle de Bette Midler. Si dix mois ont été nécessaires à la réalisation du premier 30 cm de cette nouvelle coqueluche américaine, il n'aura pas fallu moins de quelques semaines pour voir le nom de la divine « Miss M » sur les lèvres d'un public d'ordinaire fort peu concerné par ce genre d'éclat. A 26 ans, cette belle américaine sortie du miroir de Judy Garland déchaine la chronique et suscite l'étonnement tant par son physique que par l'essence même du style qu'elle a fait sien. Trop portée sur la rock-music pour qu'on puisse la considérer comme une simple chanteuse de cabaret, moins attirée par la nouveauté que par la reprise d'« oldies » (Bette n'écrit pas), il n'est pas étonnant que cette nouvelle venue intrigue et laisse dans l'expectative. Vous commencez à rire lorsque soudain un détail requiert toute votre attention ; vous êtes à peine concentrés qu'il vous faut vous inquiéter de tel ou tel autre effet de voix ou d'ac-

cent. Donnez à Bette Midler n'importe quelle chanson des années 40 et elle vous la rendra plus vivante que jamais. Hier, aujourd'hui, demain, voilà les étapes du voyage fantastique auquel nous invite Miss Midler.

On est, avec Bette Midler, aussi loin du coup de rein de Claudia Lennear que de la sobriété de Carly Simon. Les années 60 ont remis leurs robes de soirée (« Chapel of love »), le Country and Western a chaussé ses bottes blanches (« Delta down »), le père Leon a astiqué son plus beau piano (« Am I blue »), Bette peut vous mordre.

Des plans à la pelle et en tous genres ; on pense à Zappa, on pense à Shanna-na. On pense à beaucoup de choses. Atlantic ça madame. Savent c'est qui font, normal, depuis « Drinkin' Wine-spo-de-o-dee » et miss La Vern ! Savent que des Bette Midler ça ne se trouve ni ne se forge en deux coups de cuiller à pot. C'est vrai. C'est un phénomène* comme on dit.

L'événement, c'est que tout packaging mis à part, la



voix est loin d'être une fanterie. A l'aise dans toutes les positions, servie par des orchestrations et des arrangements « ni-trop - ni-trop-peu » (à chaque fois dans la couleur adéquate), cette voix ne tient pas plus des années 60 que des 70, et c'est bien là tout son intérêt. Plus qu'un flashback ou une compilation ce premier disque de Bette Midler est aussi le premier 30 cm de l'année susceptible de vous faire tomber de votre fauteuil. Gare au prochain.

CARLY SIMON

C'est Mary Travers et c'est Mick Jagger ; elle est auteur-compositeur, elle joue du piano et de la guitare, elle est Mme James Taylor : c'est Carly Simon. Tranquillement, elle a commencé sa carrière il y a plus de douze ans avec sa sœur. Depuis le folk-song des Simon Sisters, la grande Carly n'a pas cessé de pousser la chansonnette ; malheureusement pour elle (et pour nous), le hasard n'a pas voulu lui donner le tube d'émblée. Ce tube/passeport pour la gloire, c'est

« You're so vain », écrit, composé et interprété par Carly où, si l'on en croit la petite histoire, Mick Jagger y va de sa belle voix. Pour « You're so vain » comme pour tous les autres titres de « No secrets », Carly n'a pas hésité à s'entourer de ce qu'il convient d'appeler « la famille », ceux que l'on retrouve désormais sur la plupart des 30 cm américains : **Jim Keltner** et **Jim Gordon** (drums), **Klaus Voorman** (basse), **Nicky Hopkins** (piano), les choristes classiques du genre **Doris Troy**, **Bonnie Bramlett** et même (« Night owl ») **Paul** et **Linda McCartney**.

Grandiose parce que remarquablement posée sur des arrangements parfaits en tous points (qu'ils soient signés **Paul Buckmaster**, **Kirby Johnson** ou **Carly Simon**), la voix de Mme Taylor, si elle n'est pas à proprement parler une « performance » ou un tour de force, est pourtant une des rares à l'écoute desquelles l'auditeur ne soit pas écrasé sous l'excès ou le remplissage, la « sur-

mise » en valeur ou l'étalement par l'effet. Chaude dans ses tons les plus hauts, la voix de Carly sait éviter la surenchère sans jamais sombrer pour autant dans la moindre digression et ce n'est pas si courant que l'on serait tenté de le croire. Honnête guitariste, pianiste sans reproches, Carly Simon est loin de n'être qu'une simple chanteuse quand bien même ses interventions instrumentales soient toujours empreintes de la plus grande discrétion. Instrumentiste ou chanteuse, Carly Simon contrairement, à **Rita Coolidge** par exemple, fait de la variété des titres qu'elle interprète un véritable mouvement où le rythme demeure à tout instant le dénominateur commun. Pour ça, no secrets, il faut du talent ; Carly en regorge.

CLAUDIA LENNEAR

Plus connue depuis qu'elle a, avec **Joe Cocker**, participé à l'épopée de **Mad Dogs and Englishmen** (cf. « Let it be »), **Claudia Lennear** vient de devenir une

chanteuse à part entière.

A 11 ans, Claudia prend ses premières leçons de piano et apprend à jouer de la basse. Il lui faudra néanmoins attendre 10 autres années pour pouvoir entrer véritablement dans le monde du rock. Claudia devient donc une des chanteuses-danseuses des Pomona. Sa beauté, son aisance sur la scène et sa voix sont rapidement remarquées par Ike Turner qui fait d'elle une Ikette. Nous sommes en 1969, la période « Turner » durera un an. Au sortir de cette nouvelle expérience, la belle Claudia part pour Hollywood où elle se voit aussitôt engagée par Leon Russel pour la tournée américaine de Joe Cocker au sein de laquelle, pendant deux mois, elle sera la « Stellar Gypsy ». Avant de devenir, l'espace d'une tournée et d'un 30 cm le point de mire du Shelter People de Leon Russel (encore lui), elle écrit « Brown Sugar » pour les Rolling Stones et fait sa première apparition à l'écran dans « Klute ». Ses participations à divers enregistrements se multiplient ainsi au fil des mois, et c'est dans de nombreux disques que l'on retrouvera sa voix (Delaney & Bonnie, Dave Mason, Al Kooper, Nigel Olson, Humble Pie, Boz Scaggs, Stephen Stills et naturellement Leon Russel et Joe Cocker). Et puis, enfin, c'est le premier album, « complètement schizophrénique » : Phew.

Autre expérience, autre couleur, autre genre, autre intensité ; Claudia Lennear s'est rodée à l'école de la scène, là où parlent les tripes et ponctuent les fesses. Les yeux qu'elles roulaient aux spectateurs du premier rang pendant que Leon cherchait à bien se mettre dans le rayon du plus puissant projecteur, Claudia, à travers sa seule voix, continue de les avoir aussi brillants et aussi noirs. Les reins sont là aussi, mus par une wha-wha, une ligne de basse ou une syncope de grosse caisse (**Keltner**). Entre un rimshot spasmodique et un soupir discrètement esquissé derrière une rangée de cuivres, Claudia



se donne comme seule, jusqu'à l'année dernière, vieille Tina était capable de le faire. Ce rock de baiseuse (un peu affaibli par instants par une basse un tantinet émasculée), Claudia ne le chante pas, elle le hurle et

vous le crache en pleine gueule comme du mauvais whisky. Tonitruante de A à Z, elle explosera tandis que vous en serez encore à vous interroger sur le pourquoi et le comment du détonateur. A manier avec

d'autant plus de précaution que la face 1 est produite par les Faces et Ian Samwell (America).

P.S. : « Not at all » est dédié à Mick Jagger et « Angela » à miss Davis.



VERONIQUE SANSON
Paris, 1949. C'est l'allégresse dans la famille Sanson : Violaine vient d'avoir une petite sœur, Véronique. Papa est avocat, ancien député et musicien amateur, maman joue au bridge. Vingt-trois ans se passent pendant lesquels Véronique fait de sa vie une lutte constante ; lutte pour la vie lorsqu'à 16 ans elle attrape une méningite, lutte pour le bac lorsqu'en 67 et en 68 elle le rate, lutte pour la réussite lorsqu'en 66 elle fait son premier pas dans la chanson. Celui-ci franchi, avec l'aide de François Bernheim, Michel Berger et Claude-Michel Schönberg (un disque subsiste du trio Bernheim - Violaine - Véronique, alias Les Roche Martin : Pour ma symphonie / C'est toi qui / Mac Bird / Echéance), elle enregistre

son premier 30 cm pour Elektra. Nous sommes en 1972. Le second suivra quelques mois plus tard.

Il y a quelques semaines, pour la première fois dans l'histoire de la musique pop, un journal anglais consacrait un article de deux pages au phénomène français (Melody Maker). En illustration : une photo de Véronique Sanson. Pour la première fois, avec elle, la France exportait sans honte, pour la première fois l'étranger ne se tordait pas de rire à l'écoute d'un de nos produits. Comme la plupart de ses équivalentes anglo-saxonnes, Véronique ne se contente pas de chanter, elle compose et s'accompagne elle-même au piano. C'est sans doute la raison pour laquelle, d'emblée, le public français a manifesté son affection pour la petite fille

aux cheveux bouclés qui avait le courage d'affronter seule le gros-vilain monstre de la scène.

Pour plaire ailleurs, il suffisait d'écouter sa voix. Légère, fragile mais toujours à même de tendre aux accents les plus forts, celle-ci plaît ou ne plaît pas dès les premières notes.

Mises à part les introductions au piano, un peu trop souvent identiques, le vibrato de Véronique tient, selon l'expression de Baqué, « des spasmes obtenus lorsqu'on a les pieds dans l'eau et un fil de 220 volts dénudé dans les pognes ». Quoi qu'il en soit le genre ne court pas les rues et c'est dommage lorsqu'on sait de quelle cire sont faites les galettes d'opérette dont les étals des disquaires regorgent aujourd'hui.



BARBARA KEITH

Barbara Allen Keith naît en 1946 à Deerfield (Massachusetts). A 13 ans, alors qu'elle sait déjà fort bien jouer de la guitare et qu'elle commence à faire des chœurs et à écrire des chansons, Barbara entre à la célèbre université de Vassar. Au sortir de celle-ci, elle part pour New York où, comme il se doit, elle se produit dans les divers clubs du Village. Comme beaucoup, elle est obligée de travailler le jour, elle devient donc réceptionniste dans un magazine. De la scène au studio, il n'y a qu'un pas, Barbara le franchit allégrement ; elle enregistre donc son premier album pour Verve (produit par Peter Asher) puis passe chez A & M où, avec Larry Marks, elle enregistre « Free the people » (bien avant Delaney and Bonnie). Lasse des trépidations new yorkaises et avide du soleil de la côte Ouest, Barbara part pour la Californie. Là, elle signe avec la compagnie phonographique Warner qui lui accorde un an et demi pour la réalisation de son

second 30 cm (toujours produit par Larry Marks). Aujourd'hui, Barbara Keith est mariée, mère de trois enfants et habite la banlieue de Los Angeles.

S'il est une chanteuse sur le talent et l'avenir de laquelle il convient désormais de parier, c'est bien Barbara Keith. Si personne, à ce jour, n'a jugé bon ou utile de lui prêter attention, il ne fait aucun doute que les mois à venir verront les chères publications spécialisées faire autour de Barbara un battage digne des plus grands noms du moment.

Mis à part « Free the people » (et encore, car les noms prisonniers des parenthèses en sortent rarement), rien avant ce 30 cm n'aurait pu laisser supposer que le music business recélait en ses entrailles une autre nouvelle perle. Barbara Keith, c'est à la fois Mélanie, Carly Simon, Buffy Sainte-Marie et Carole King. C'est la nuance avec un N majuscule, c'est le sens du vibrato, c'est la perfection faite voix. Douce et lancinante, sans à-coups

d'aucune sorte, il n'est pas une seule seconde où la voix de Barbara ne s'écoule aux oreilles de son auditeur sans que s'installe sourdement cette impression de douce chaleur chère aux amateurs de blues. A cette pureté du timbre, auquel la retenue fournit toute la force et dont le phrasé souligne toute l'ampleur, Barbara ajoute ce que seul le talent, pour ne faire d'elle qu'une voix sans âme, aurait pu lui refuser : le feeling. Feeling où, feeling quand ? Il n'est pas d'exemple plus marquant qu'un autre dans ce 30 cm, et c'est bien là la meilleure preuve du talent de Barbara.

P.S. — Batterie tenue respectivement par **Jim Keltner** et **Jim Gordon**.

RITA COOLIDGE

C'est à Nashville (Tennessee) que Mme Coolidge, femme de prêcheur, donne un jour naissance à une fille, Rita. Deux ans plus tard, alors qu'elle sait à peine parler, la petite Coolidge chante dans la chorale de l'église à papa. Ce dernier,

devant les dispositions de sa fille, décide donc de lui faire donner des leçons de piano ; la carrière de Rita est commencée. A 15 ans elle suit sa famille qui part habiter en Floride et entre à la Floride State University. Ses études terminées, elle s'en va à Memphis où, pour une radio locale, elle chante les spots publicitaires d'une société qui vient de créer sa propre maison de disques. Mais Rita se lasse vite de Memphis et des spots publicitaires et fait une nouvelle fois ses valises ; direction : la Californie. Là elle rencontre Delaney et Bonnie avec qui elle chante sur scène et en studio. Dès lors ses collaborations à divers enregistrements se multiplient : Dave Mason, Graham Nash, Eric Clapton, Stephen Stills, Booker T., Marc Benno et bien sûr Joe Cocker, aux côtés duquel elle participe à « Mad Dogs and Englishmen ». Aujourd'hui, Rita a quitté l'ombre des seconds rôles pour devenir, enfin, sous le feu des projecteurs, et grâce à ses disques, une voix doublée d'un visage,

une présence, un grand nom. Quand l'arôme naît de Rita... De nos sept mères célèbres, ou en passe de l'être, Rita est certainement celle dont la réputation est la moins « à faire ». Elle est aussi celle dont la production discographique est à ce jour la plus importante (3 albums). Elle est aussi celle dont la voix s'écarte le plus des chemins empruntés par les six autres. Plus proche du gosselin (« Fever ») de par sa couleur et sa technique de mise en valeur, la voix un peu cassée de Rita tient nettement d'une forme d'expression plus traditionnelle, pour ne pas dire lyrique. Plus de tenus, orchestration plus riche et plus emphatique, timbre plus grave, registre plus large, ambiance plus triste. Malgré ce surplus de « plus » et hormis l'ennui qui respire aux coins de certains sillons, les disques de Rita ne sont pas moins des chefs-d'œuvre de production ; le personnel laisse rêver, puisqu'on retrouve tout au long des plages la plupart des gens pour qui la vedette d'aujourd'hui n'était hier qu'une simple choriste (et même Jim Keltner), quant à l'enregistrement il est signé Glyn Johns. Fort curieuse cependant est la différence entre le premier 30 cm et les deux suivants (« The lady's not for sale » et « Nice Feelin' »). Plus « sauvage » à ses débuts, la voix de Rita semblait ne pouvoir trouver son plein essor que dans le rythme et le mouvement, ce dont les deux derniers albums sont, c'est dommage, moins nantis.



CAROLE KING

A la différence de ses congénères, Carole King n'est pas une nouvelle venue dans le milieu du disque. D'abord réputée comme auteur-compositeur (depuis 1959), elle a commencé sa carrière musicale en compagnie de Gerry Goffin avec « Will you still love me tomorrow », interprété par les Shirelles. Les succès se succédèrent signés « Goffin-King », parmi lesquels « He's a rebel », « Go away little girl », « Hey girl », « Locomotion », « Chains », « Up on the roof », etc. Tout alla bien

jusqu'au moment où, en 1964, éclata le phénomène Beatles. Quelque peu touché par ce dernier, qui voyait les groupes composer eux-mêmes leurs chansons, le tandem Goffin-King ne cessa pas pour autant ses activités. Ainsi naquirent « I'm into something good », « Natural woman » (Aretha Franklin), « Going back » (Byrds), « Wasn't born to follow » (Byrds), « Hi-de-ho » (Blood, Sweat and Tears). Il en serait toujours de même aujourd'hui si la célébrité ne s'était pas emparée de l'un des deux noms, celui de Carole.

Carole King, au cas où vous ne le sauriez pas, n'a pas quitté les premières places des hit-parades américains depuis un peu plus que longtemps. Là où Claudia Lennear gagne dans la fougue et le mouvement, Carole King séduit par la sensibilité et le dépouillement. Moins attirante que celle de ses confrères, la voix de Carole n'en demeure pas moins fort prenante après plusieurs écoutes. Ce qui fait d'elle une grande chanteuse et surtout un grand compositeur, ce n'est pas seulement le naturel « antidémonstration » de son timbre, mais plutôt la qualité de l'équilibre et les judicieuses combinaisons paroles-voix, voix-piano, voix-chœurs.

Chaque mot est choisi, devenant aussitôt note, chaque syllabe plonge dans le bain de la couleur. Un bain de couleur sans arrêt alimenté par un piano toujours différent et toujours pareil. Un bien beau mariage.

DISCOGRAPHIE

- Carole King, « C.K. Music », Ode SP 77013.
- Bette Midler, « The Divine Miss M », Atlantic 40453.
- Véronique Sanson, « De l'autre côté de mon rêve », Elektra F 52003.
- Rita Coolidge, « Nice Feelin' », A&M AMLS 6435.
- Claudia Lennear, « Phew », Warner Bros 2654.
- Barbara Keith, Warner Bros MS 2087.
- Carly Simon, « No Secrets », Elektra K 42127.

NOUVEAUX DISQUES EN PRIORITÉ



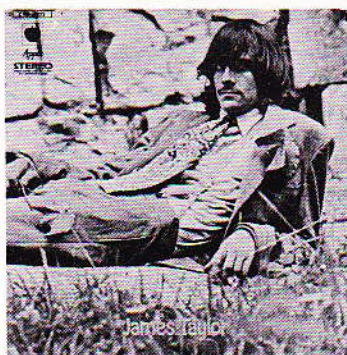
LÉO FERRÉ
Il n'y a plus rien
Barclay 80483

Monsieur Léo Ferré, merci de me donner encore une fois l'occasion de chroniquer un de vos disques. Merci de m'avoir foutu la chair de poule à l'écouter et merci surtout de m'avoir donné envie de casser un verre ou d'importe quoi et d'ouvrir ma fenêtre en faisant gueuler l'électrophone pour que les voisins et les gens de la rue attendent — à défaut de la recevoir — votre voix. Monsieur Léo Ferré n'y a rien à écrire sur vos disques, non leurs références pour que l'on puisse courir les acheter. Il faudrait toutes ces pages pour livrer tous les textes de cet enregistrement, et pourtant il faudrait bien que tout le monde puisse les lire, puisqu'aussi bien trop peu de gens parmi nous achèteront. Ce disque je l'attendais depuis l'Olympia, depuis la critique d'un oiseau nommé Macabîès qui avait osé dire du mal de ces chansons. A vous Macabîès — journaliste que je m'emploierai à n'être jamais — je rappelle quelques-unes des phrases que vous avez osé critiquer, histoire de voir si la prochaine fois que cela en vaut la peine, vous tourneriez sept fois votre plume dans l'encrier avant d'écrire : « ... La poésie contemporaine ne chante plus elle rampe », « ... ce n'est pas le mot qui fait la poésie, mais la poésie qui illustre le mot », « ... l'embrigadement est un signe des temps, de notre temps », « ... l'art n'est pas un bureau d'antropométrie », « ... N'oubliez jamais que ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres », « ... et l'encre de déloque à la gueule des gens, le permis des nouvelles se met du noir aux yeux, des nouvelles sensas et super et mon cul à vous donner l'idée de retourner vers les oiseaux », « ... il paraît que la vérité est aux toilettes et qu'elle n'a pas été la chasse, la vérité c'est dégueulasse ». J'en ai marre de te dire merci Léo, mais surtout ne cesse jamais d'écrire, tu ferais trop d'orphelins.



GROUNDHOGS
Hogwash
SAS 29419
Troisième album des Groundhogs, ce

« Hogwash » n'est pas sans rappeler les grands moments de Split. Pour les trois musiciens de Groundhogs, l'essentiel réside dans le jeu, et il n'y a jamais abandon ou facilité. Successeur de Ken Pustelnik, Clive Brooks (ex-batteur de Egg) assure à la rythmique une assise nouvelle sur laquelle Peter Cruickshank (basse) et surtout Tony McPhee évoluent remarquablement. Utilisant une somme impressionnante d'instruments (mellotron, guitares de toutes sortes), Tony McPhee est le véritable maître d'un trio qui produit certainement l'une des musiques les plus complètes du moment. Du blues au rock avec toujours le souci d'innover cet enregistrement de Groundhogs devrait connaître le même succès que Split, qui fut une des meilleures ventes anglaises de 70.



JAMES TAYLOR
Apple 2 CO 62-90112

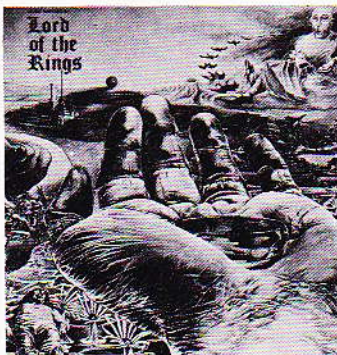
Personnalité exceptionnelle, James Taylor est en passe de devenir très à la mode et les petits succès de ses derniers mois (« One man dog », etc.), ont certainement incité Pathé-Marconi à ressortir cet enregistrement réalisé en 1968 et commercialisé à cette époque sans succès. Fait pour le compte d'Apple avec la complicité de McCartney et Harrison, ce disque est une préfiguration du talent qui vient d'éclater vraiment. Enregistrés entre deux périodes difficiles pour James Taylor (hospitalisations, abus de stupéfiants, etc.), ces douze titres sont déjà parfaitement significatifs des options artistiques du chanteur-compositeur (acoustique, arrangements riches harmoniquement, recherche de sonorités et textes prodigieux). Un document.



DEREK & THE DOMINOS
In concert
RSO Records 28800 - Import
Clementine

Enregistré au Fillmore de New York il y a plus de deux ans, ce double album live de Derek et les Dominos sort au moment même où Clapton refait surface. Deuxième témoignage de la période Dominos (groupe constitué à base d'éléments Friends de Delaney & Bonnie), ce disque est

la projection sur un miroir public du fameux Layla. Ignoré pour ne pas dire dénigré, le premier double LP n'avait pas obtenu — dans un premier temps — l'audience qu'il était en droit d'attendre. Les choses, depuis, avaient évolué et chacun s'était accordé à reconnaître les immenses qualités du premier enregistrement. « In concert » prend une dimension supplémentaire en regard du précédent album, celle de la communion musiciens-spectateurs. Particulièrement inspiré sur la scène du Fillmore, le pourtant discret Eric Clapton se livre à des improvisations époustouflantes et à une constante démonstration de jeu et de feeling. Abandonnant la sacro-sainte étiquette de la « progressive musique », Clapton, entouré de Jim Gordon, Carl Radle et Bobby Whitlock livre ici l'un des meilleurs disques rock depuis longtemps.



BO HANSSON
The Lord of the rings
Charisma 6369 924 - Import
Phonogram

Jusqu'ici, le catalogue Charisma nous avait habitués à des choses de qualités essentiellement acoustiques ou folkloriques. Avec Bo Hansson, nous entrons dans le monde de la recherche. Brillant organiste suédois, Bo Hansson a déjà réalisé trois albums en duo avec Janne Karlsson, de 67 à 69. Venu en Grande-Bretagne, il impressionna Hendrix qui l'invita à participer à une tournée de l'Experience. Livré ensuite à lui-même, il se concentra et écrivit.

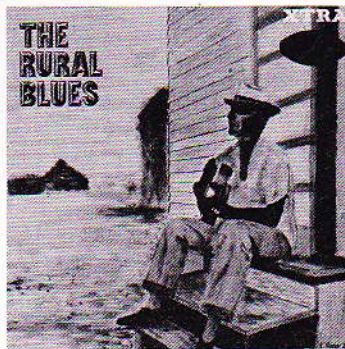
Fasciné par la Trilogie du professeur Tolkien, il s'inspire de l'histoire du « Lord of the rings » et compose cet album. Assurant lui-même les parties d'orgue, de guitare, de basse et d'orgue, il s'est entouré de Run Carlsson (batterie), Gunnar Bergsten (saxo) et Sten Bergman (flûte) qui complètent quelques amis anonymes. Le résultat est un merveille sonore où toutes les recherches ne font que servir le déroulement de l'histoire. Une entité exclusivement instrumentale commercialement sans avenir mais certainement l'une des plus belles réussites discographiques de ces dernières années. Impossible d'y rester indifférent ou de l'ignorer. Ni rock ni jazz, c'est tout simplement ce que l'on a coutume d'appeler une œuvre musicale.

JAZZ STARS
Volumes 5, 6, 7
MCA 510 052 à 054

Après la fantastique collection Jazz Heritage chez Barclay-MCA, voici ce qui doit être une nouvelle série et que nous découvrons au numéro 5 : « Jazz stars ». Je peux déjà vous dire que si le jazz a commencé dans le blues de La Nouvelle-Orléans, le rock a sûrement montré le bout de son nez dans l'orchestre de Louis Jourdan. J'étais à peine né quand il a enregistré ses chansonnettes l'oiseau

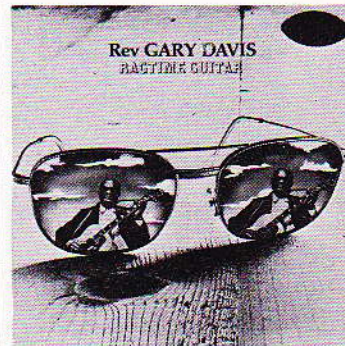


mais il aurait filé du swing à un bébé thalidomide. Donc dans ces trois disques en priorité Louis Jourdan (45-50) (MCA 510053), les deux autres vous pourrez attendre que votre grand-mère vous prête des sous encore que « One o'clock jump », par Lionel Hampton (MCA 510052) ou « C'est si bon » par Armstrong (MCA 510054) ce soit pas triste non plus. Le swing c'est ça mes frères.



SPECIAL BLUES
Transatlantic - Xtra

Principale source d'inspiration de toutes les formes musicales évoluées des USA, le blues est né un jour quelque part dans la gorge et la guitare d'un quelconque esclave noir du Sud. Chant de douleur, d'espoir et d'amour, le blues a ses maîtres, ses virtuoses, ses vedettes. Transatlantic s'était jusqu'ici assez peu manifesté sur le marché français. Ses quelques publications, Gerry Rafferty notamment, n'avaient connu qu'un succès d'estime. La sortie massive de disques de blues authentiques va certainement mettre à l'honneur la marque anglaise. Répartis sur deux labels (Transatlantic et Xtra), voici dix albums admirables : The Rural Blues (Xtra 1035) ; Little Brother Montgomery (Xtra 1115) ; Sonny Terry (Xtra 1099) ; The Leadbelly set (Xtra 1017) ; Mississippi Fred McDowell (Transatlantic 194 et 203) ; Reverend Gary Davis,



« Ragtime guitar » (Transatlantic 244) et le même en concert (Transatlantic 249) ; plus deux albums réunissant quelques grandes vedettes de l'ex-

WEST, BRUCE AND LAING.

à l'Opéra Comique de Paris
mercredi 4 et jeudi 5 avril
à 21 heures

EUROPE 1

vous fait découvrir
sur scène, à Paris les 3
"géants" du Hard-Rock,
réunis pour faire le plus
super, Super Groupe
de Music Pop.

EN PRIORITÉ

pression (Furry Lewis, Big Bill Bronzy, B. McGhee, F. McDowell), « Blues for your pocket » (Transatlantic Sam 25) et le grand Gary Davis avec quelques jeunes défenseurs anglais ou américains du blues (John James, Ralph McTell, Stefan Grossman), « Picture rags » (Transatlantic Sam 26). Avec les enregistrements Arhoolie proposés par Musidisc, c'est certainement l'héritage le plus riche de l'expression blues publié en France depuis longtemps. Toutes les périodes et tous les genres sont abordés : blues rural, gospel, guitare, harmonica, bottleneck, etc. En dix disques la totalité et l'héritage d'un siècle de musique américaine, ses racines et ses aspirations. Tous authentiques, ces enregistrements sont en mono mais le côté documentaire et la qualité musicale pallient largement les faiblesses techniques. Dix disques qui se doivent d'être la base d'une discothèque moderne.

ALICE COOPER Billion dollar babies

WB 56013

On prend « School's out » dans la poire en plein mois de juillet, carrément, sans prévenir, et puis la belle Alice prend encore un peu plus de popularité et voilà que de semaine en semaine on nous promet — comme pour Led Zeppelin (au fait, où en est-il celui-là ?) — LE nouveau disque, LE fameux « Billion dollar babies ». A

l'heure où vous lirez ces lignes, 33 tours tout beau, tout neuf, se peut-être chez tous les disquaires mais à l'heure — tardive d'ailleurs où j'écris, c'est de l'excitation s'éprouve. Pas de pochette explicative juste un Lp aux étiquettes tragiquement blanches. « Billion dollar babies », c'est justement le quatrième titre de la première face, celui qui est juste après « Elected », et, hormis le fait que la phrase « Billion dollar babies » revient en leitmotiv dans deux ou trois titres, on ne voit pas pourquoi l'album porte ce nom plutôt que « Hello Hurray », « Generation Landslide » ou « Sick things ». Ces titres ont l'avantage sur le premier d'être originaux de par leur construction musicale et d'aller un peu plus loin que le finalement classique rock à - construction - évidente - et breaks - téléphonés. L'intérêt arrive réellement avec la face 2 et les « agaceries » d'Alice. Des blues électricifiés, des rocks sur lesquels greffent des harmonicas, de l'accordéon, un piano de beuglant très 1950 (Mary Ann), le tout s'achevant sur un petit trip, « I love the Dead ». bon album, bien dans l'esprit de ce que l'on attend d'Alice Cooper, rock solide, sophistiqué et étonnant. N.B. — Les envolées de guitare sont remarquables dans de nombreux titres et « Billion dollar babies » c'est, finalement — troisième écoute — pas mal que ça, avec fugitivement gimmick de gratte à la « Paint black ».

SPECIAL INSTRUMENTAL

DES DISQUES (30 cm)
AVEC TABLATURES

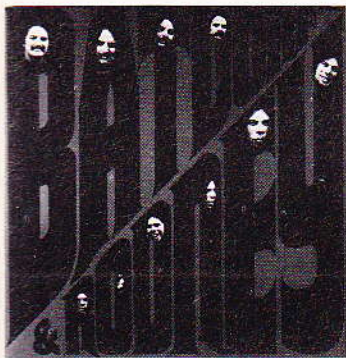
LA GUIMBARDE par John Wright	LDX 74 434
LE DULCIMER par Mary Rhoads	LDX 74 485
LA GUITARE Américaine par Roger Mason et Steve Waring	LDX 74 441
LE BANJO par Steve Waring	LDX 74 472
LE DOBRO par Gilbert Caranhac et le Bluegrass Connexion	LDX 74 508
LE FIDDLE par Ted Furey	LDX 74 487
LA GUITARE des Andes par Atahualpa Yupanqui	LDX 74 439
LE GALOUBET par Jean Coutarel	LDX 74 480
LA CITHARE Vietnamiennne par Tran Quang Hai	LDX 74 454
LA GUITARE Flamenco par Pedro Soler	LDX 74 489
LA FLÛTE INDIENNE par Alfredo de Robertis	LDX 74 448

Collection

Spécial Instrumental:

Des disques à écouter pour le plaisir et
pour apprendre à faire sa propre musique

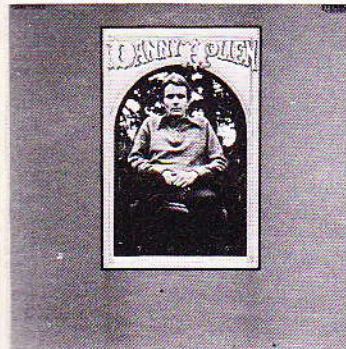
LE CHANT DU MONDE
EXCLUSIVITÉ DISQUES



BATDORF & RODNEY

Asylum-Pathé 2C 064-93910

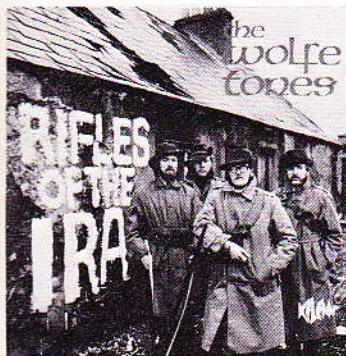
Un peu Brewer et Shipley, un peu America, un peu C., S., N. & Y., Batdorf et Rodney sont avant tout eux-mêmes, produisant une musique mi-folk mi-country servie par des harmonies vocales exceptionnellement belles. Chanteurs et guitaristes, John Batdorf et Mark Rodney parviennent à faire passer une musique aux antipodes des considérations commerciales par le simple biais de la qualité. Pour les inconditionnels du rock une petite prime, « Under five ». Un disque à ne pas manquer.



DANNY HOLLEN

Tumbleweed - Pathé 2C 064-93978

Jusqu'ici dédié au rhythm' n' blues, la marque Tumbleweed propose aujourd'hui un Lp de country où tout n'est qu'harmonie et richesse vocale ou instrumentale. Danny Hollen chante bien et sert des textes superbes d'une voix « soft » agréable. Les orchestrations à la fois simples et riches s'appuient sur des guitares acoustiques rehaussées de flûte ou de cordes suivant les morceaux. Une oasis de fraîcheur dans le fracas du hard-rock.



THE WOLFE TONES

Rifles of the Ira

Kelenn 6332 627 - Phonogram

Après avoir commercialisé des disques d'expression bretonne, la marque Kelenn propose un groupe de quatre Irlandais pour le moins contestataires puisque chantant quelques-unes des vieilles chansons rebelles de l'I.R.A. Sur un soutien acoustique très efficace, c'est une succession de ballades — traditionnelles et contemporaines — où se mêlent rébellion, humour et évidemment whisky. Champions de la « pub music », les Wolfe Tones donnent irrésistiblement envie de chanter avec eux.

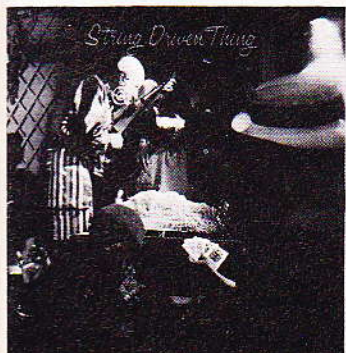


CHUCK BERRY

San Francisco Dues

Chess-Musidiscs 50014

Chuck Berry passe à l'Olympia et remplit deux fois la salle, d'un public avide de rock et délirant au premier accord de « Carol » ou « Memphis ». Ça, c'est pour le Berry scénique. « San Francisco Dues », c'est du Berry discographique avec un côté touche-à-tout. Du rock, toujours du rock évidemment, mais aussi des ballades aux textes superbement construits et du blues comme au meilleur temps de Muddy Waters. Une preuve de plus que lorsque l'on a du talent on peut tout faire et bien.



STRING DRIVEN THING

Charisma 6369303 - Import
Phonogram

Le catalogue Charisma nous a jusqu'à présent habitués aux meilleures choses (Lindisfarne, Genesis, Audience...) et l'arrivée de String Driven Thing dans cette écurie ne dépare pas le label. Imprégné de folk (guitare, violon, etc.), SDT ne dédaigne pas pour autant le rock solide. Assez proche de Lindisfarne, String Driven Thing se distingue essentiellement par la tessiture vocale de ses deux leaders, Chris et Pauline Adams.

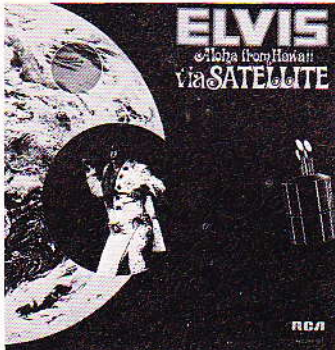


EARTH, WIND & FIRE

Last days and time

CBS 65208

Dans la série j'ai écouté Buddy Miles, Sly & Family Stone plus quelques autres, voici Earth, Wind & Fire. Ce n'est pas la première réalisation du groupe et ce n'est pas non plus la plus remarquable. Sans grande personnalité, E., W. & F. nous livrent des morceaux bien « soul » à dominante vocale, dont le seul intérêt réside dans des espèces d'enchaînements très courts en forme de gag.



ELVIS PRESLEY

Aloha from Hawaii via satellite

RCA 461002-3

Témoignage du fameux concert d'Honolulu — retransmis dans le monde entier (sauf en France) par satellite — cet enregistrement propose une fois de plus Elvis « Live ». Pas différent des « Live » Las Vegas ou Madison Square Garden, ce disque n'est original que par quelques chansons — huit en tout — jamais enregistrées par Elvis et parmi elles deux titres français : « My way » (« Comme d'habitude »), et « What now my love » (« Et maintenant »). Pour les fans (nombreux) de Presley.

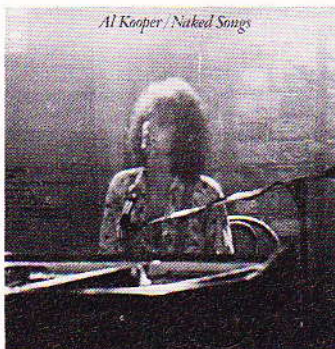


MUDDY WATERS

After the rain

Chess Musidisc CH 50017

Il est désormais inutile de présenter Muddy Waters et tous les amateurs de blues attendent avec impatience ses productions. A défaut d'être récente — ce disque fut enregistré en janvier 69 — cette réalisation ne les décevra pas. S'ouvrant sur le classique « I am the blues », de Willie Dixon, ce disque est presque totalement composé par des titres de Morganfield où Muddy Waters laisse libre cours à son tempérament. Ça déborde de voix pleine et de guitare bavarde.

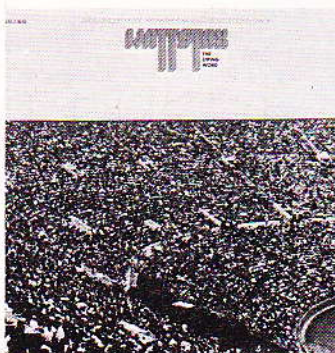


AL KOOPER

Naked songs

CBS 65193

A demi oublié depuis quelques années, Al Kooper demeure tout de même une figure de légende même si ces dernières productions n'avaient pas — à juste titre — retenu l'attention. Plus simples et plus directs, les dix titres qu'il nous propose ici forment par leur réunion le meilleur album d'Al Kooper depuis bien longtemps. « Blind baby » est une chanson superbe et toutes les interventions d'Al, soit à la guitare, à l'orgue, au piano ou au synthétiser, sont remarquables.

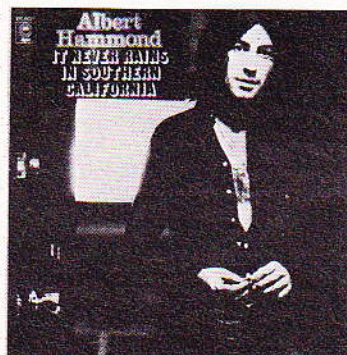


WATTSTAX

Stax STS 3010 - Polydor

A trois heures de l'après-midi, un samedi du mois d'août dans la chaleur californienne, la population noire de Los Angeles était entassée dans l'immense Memorial Coliseum. Cent mille personnes pour voir et entendre les vedettes de Stax réunies pour un concert filmé au profit d'une œuvre (l'hôpital Martin Luther King). Mini Woodstock de couleur, ce Wattstax fut placé sous le signe du rythme et du funky. The Staple Singers, Eddie Floyd, Carla Thomas, Rufus Thomas, The Bar-Kays, Albert King, The Soul Children et Isaac Hayes se succédèrent pendant des heures.

NOUVEAUX DISQUES



ALBERT HAMMOND
It never rains in Southern California
Epic EPC 65320

Albert Hammond, c'est l'inconnu intégral. Il a fallu qu'il écrive une chanson pour Claude François pour qu'on découvre en France son existence. Enorme vedette aux Etats-Unis, il est un peu comme Neil Diamond, totalement délaissé en Europe sauf en Angleterre évidemment. La comparaison avec Neil Diamond s'arrête d'ailleurs là où commence la musique et les interprétations car Albert Hammond est autrement plus musclé rythmiquement et vocalement que Diamond.



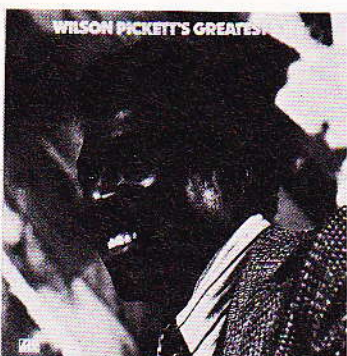
PHILIP UPCHURCH
Darkness, darkness
BT 10012 - Vogue

Philip Upchurch est un guitariste recherché par les vedettes de blues et ses séances avec Muddy Waters ou d'autres sont célèbres. Pour son premier Lp solo il reprend de nombreux titres qui ont déjà fait leurs preuves et se fait ainsi l'interprète de Carole King, James Taylor, James Brown, etc., donnant à chaque fois une interprétation originale. Dans certains morceaux, l'aide de Donny Hathaway est loin d'être négligeable.



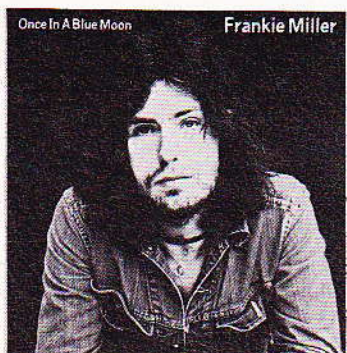
CHARLES LLOYD
Waves

A & M SP 3044 - Import RCA
Saxophoniste et flûtiste de jazz célèbre, Charles Lloyd avait décidé de faire retraite en Californie il y a quelques années. Inévitablement touché par la musique californienne, il signe aujourd'hui un album en compagnie des Beach Boys (pour les voix) et de Roger McGuinn, des Byrds (pour la guitare). Fantastiquement abouti, ce disque met en valeur un phrasé de flûte éblouissant au sein d'harmonies aussi simples que belles.



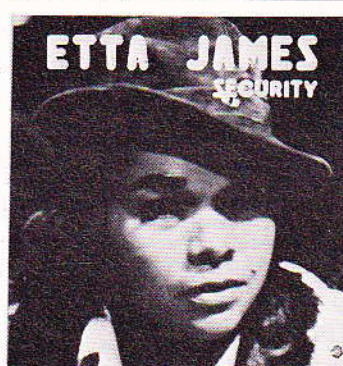
WILSON PICKETT
Greatest hits
Atlantic

Réunion de quelques-uns des meilleurs titres gravés par Wilson Pickett pour Atlantic, cet album met en évidence les qualités vocales du chanteur, parfaitement soutenues par des arrangements orchestraux où le swing est en dominante constante. Puissent les enregistrements pour RCA être aussi fantastiques.



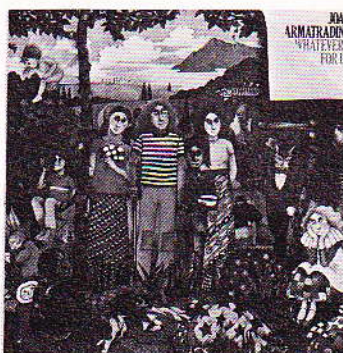
FRANKIE MILLER
Once in a blue moon
Chrysalis 1036

Une œuvre de Willie Dixon, une autre de Bob Dylan, c'est à peu près tout ce que l'on retiendra de cet album acoustique irréprochable tant techniquement qu'instrumentalement. Il sera sans doute de bon ton de s'extasier sur cette réalisation dans certains milieux, mais pour ma part à un ou deux titres près — des rocks « très à la Cocker » — il m'aura passablement ennuyé.



ETTA JAMES
Security
Chess 50018

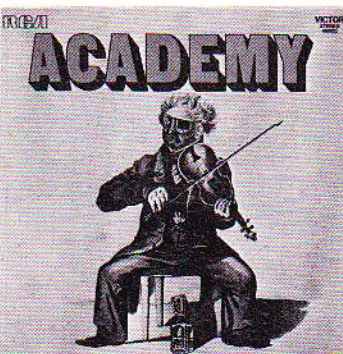
Chanteuse exceptionnellement douée vocalement, Etta James est certainement l'une des meilleures interprètes de rythm' n' blues. Demeurée — pour les Français — dans l'ombre d'Aretha Franklin, elle donne avec ce disque toute la mesure de son talent et de ses possibilités. Trop marqué rythmiquement, n'échappant pas aux éternels riffs de cuivres, cet enregistrement est sauvé par les parties vocales. Sans véritable étiquette de référence, Etta James chante avec le feeling des gens de sa race.



JOAN ARMATRADING
Whatever's for us

Cube - Polydor 2338 023

Premier témoignage de la rencontre d'une Indienne (Joan Armatrading) des Indes, et d'une Guyanaise (Pam Nestor), ce disque, produit par Gus Dudgeon — le producteur d'Elton John — a toutes les chances de demeurer parfaitement inconnu et c'est bien dommage parce qu'il est vocalement superbe. Les orchestrations mettent, à juste titre, en valeur les deux voix. Quant aux harmonies et aux sonorités de piano, elles rappellent parfois un peu trop Elton John.



ACADEMY
RCA 460003

Groupe international, Academy réunit une Américaine (Ann Calvert, chant), un Italien (Geny Detto, guitare), un Grec (Marco Mercuri, guitares) et un Français (Jacques Cassard, basse et flûte). A l'image de ses éléments, la musique du groupe est très disparate. Essentiellement acoustique et bien interprétée — la chanteuse rappelle un peu trop souvent Melanie — cette production possède un défaut majeur, malgré sa fraîcheur, celui d'entrer par une oreille pour sortir immédiatement par l'autre.



SUPER SISTER
Pudding and gisteren
Polydor 2925 007

Si je n'avais pas eu la bonne idée de découper la pochette — pourtant double — de ce disque je n'aurais pas vu ce qui est écrit à l'intérieur, à savoir que Super Sister est un groupe hollandais composé de R.J. Stios (claviers et chant), R.V. Eck (basse, guitare), M. Vrolijk (batterie) et S.V. Geest (flûte). J'aurais, bien sûr, pu vous dire à l'écoute de la première face qu'il s'agit d'un groupe progressiste utilisant toutes les possibilités électroniques — même les plus pénibles.



NEW HEAVENLY BLUE
Atlantic 7247 - Import Kinney

Dominé par deux personnalités (Chris Brubeck, le fils du pianiste Dave et Mason, ex-Traffic), New Heavenly Blue livre ici son second enregistrement. Abordant tous les genres (folk, rock, progressive et même le bon vieux country and western) c'est surtout aux idées musicales et poétiques de Chris Brubeck (principal auteur) qu'il faut s'arrêter pour mieux percevoir les intentions de l'enregistrement. Naturel intransigeant ou intellectuel raffiné, c'est quoi qu'il en soit un disque qui ne peut pas laisser indifférent.

NOUVEAUX DISQUES

Clifton Chenier



CLIFTON CHENIER

Black snake blues

Arhoolie - Musidiscs 19024

Le catalogue Arhoolie est au blues ce que Rolls Royce est à l'automobile : le summum. Au fil des mois, on retrouve sur cette étiquette quelques-uns des plus grands interprètes de cette forme musicale. La publication d'un nouveau disque de Clifton Chenier est d'autant plus remarquable que le talent du musicien est immense. Réussissant à rendre admirable un instrument que l'on déteste (l'accordéon), il sert en dix titres l'essentiel de l'essence blues. C'est sans concession ni parti, c'est splendide.

Ball and Chain



BALL & CHAIN

Arhoolie - Musidisc 19022

Palette réunissant trois artistes Arhoolie (Big Mama Thornton, Lightning Hopkins et Larry Williams), ce disque est un voyage au pays de la musique allant du rhythm'n'blues (Big Mama Thornton) au blues le plus traditionnel avec Lightning Hopkins qui occupe toute une face.



CLAUDE ENGEL

CBS 65439

Tous les goûts sont dans la nature et dans d'autres pages un acolyte à moi dit beaucoup de bien de Claude Engel alors que je vais vous dire du mal de son disque. Engel est un grand guitariste et tout le monde le sait. Ce disque ne prouve d'ailleurs rien de plus que ce talent de guitariste. C'est dommage parce qu'on attendait beaucoup plus, surtout en personnalité. Certainement une des premières réalisations pop françaises dont on n'aura pas à rougir, c'est toujours ça, mais ce n'est pas encore suffisant.

DANCING IN THE STREET RAMSEY LEWIS



JAZZ

Divers

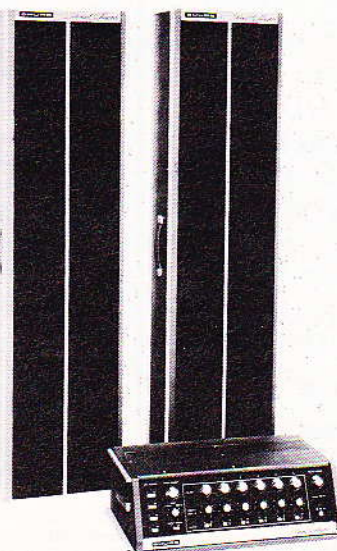
Le jazz, ça se discute pas, on aime ou on aime pas. Le drame c'est que pour les amateurs de Kid Ory, Sun Ra n'existe pas et vice versa et pour les fous de Coltrane il n'y a rien eu avant et c'est pas demain la veille qu'il y aura quelque chose après. Moi je ne m'en cache pas, j'ai une passion pour le jazz parce que le jazz c'est un truc qui vit et qui vous fait taper du pied et claquer des doigts avec une musique solide, construite et pleine de feeling. Comme j'aime pas la ségrégation, j'ai tout mélangé et si vous avez rien d'autre à foutre, écoutez Ramsey Lewis « Dancing in the street » (Musidisc CH 50019); Artie Kaplan, « Confessions of a male chauvinist pig » (Riviera 521 205); Buddy Tate, « Jumpin on the west coast » (RCA BLP 30128); Don Byas, « Anthropology » (RCA BLP 30126); Oscar Peterson Trio + Clark Terry (Mercury import SR 60975); King Curtis & Champion Jack Dupree, « Blues at Montreux » (Atlantic 40434). Six disques peut-être, mais quel pied.

OSCAR PETERSON TRIO + ONE CLARK TERRY



DICK RIVERS n'a pas hésité

Nous connaissons bien l'exigence de tous les grands dès qu'il s'agit de "leur sono". En effet, ils veulent à tout prix lors de leurs shows, retrouver une qualité de Son égale à celle à laquelle ils ont été habitués dans les studios d'enregistrement. DICK RIVERS n'a pas hésité à choisir et c'est avec enthousiasme qu'il a adopté le VOCAL MASTER SHURE qui ne le quitte jamais et le sert fidèlement pour la plus grande joie de son public. Fidélité, brillance, fiabilité, maniable, c'est bien là les qualités incomparables du VOCAL MASTER.



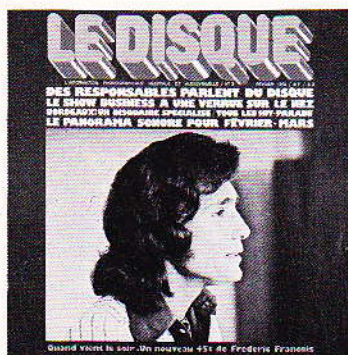
PUBLITEC 8191 VA77

DOCUMENTATION SUR DEMANDE



CINECO

72, Champs-Élysées - PARIS 8*
Téléphone : 225-11-94



L'INFORMATION PHONOGRAPHIQUE,
MUSICALE ET AUDIO-VISUELLE

LE DISQUE

**n°2
est paru**

**AU SOMMAIRE
DES RESPONSABLES
PARLENT
DU DISQUE
LE SHOW BUSINESS
A UNE VERRUE
SUR LE NEZ
BORDEAUX :
UN DISQUAIRE
SPECIALISE
TOUS LES
HIT PARADE
PANORAMA SONORE
FEVRIER-MARS**

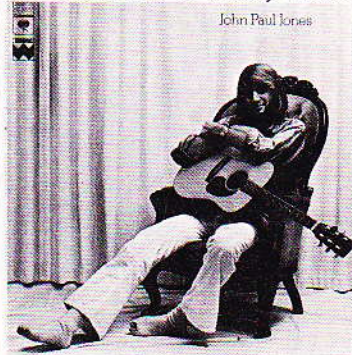
**PARUTION DU N° 3
LE SAMEDI
24 MARS 1973
CHEZ VOTRE
LIBRAIRE 8 F**

**OFFRE EXCEPTIONNELLE
RESERVEE AUX LECTEURS
D'« EXTRA »
ABONNEZ-VOUS A
« LE DISQUE »
AU TARIF PREFERENTIEL
DE 100,00 F (15 NUMEROS)
ET VOUS RECEVREZ
GRATUITEMENT LES N° 1, 2 ET 3
« LE DISQUE »
57, RUE STE-ANNE, 75002 - PARIS**

NOUVEAUX DISQUES

IMPORT CLEMENTINE

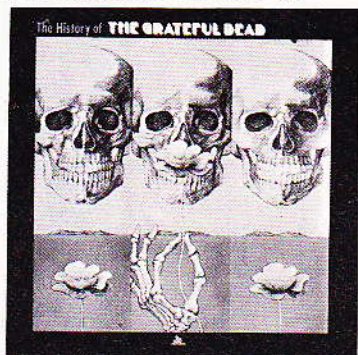
Je me demande si à la longue va pas falloir que je perde l'habitude d'aller de temps en temps 40, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Paris (5^e) (tél. : 326-27-61) parce qu'à chaque fois que je glisse mes baskets chez Clémentine, c'est le méchant coup au cœur côté nouveautés. Cette fois-ci c'est trop, un nouveau **Bob Seger**, « Back in 72 » (Reprise MS 2126). Encore un peu plus musclé que le premier « Smokin' OPS », ce « Back in 72 » donne dans le rock-acier. Une rythmique étonnante — certainement la meilleure du moment — et des arrangements où la richesse n'enlève rien à l'efficacité ou à la simplicité. Quelques copains sont venus prêter main-forte à Bob Seger et parmi eux Greg Allman, Van Morrison et J.J. Cale. Difficile de faire mieux dans la « heavy music ».



John Paul Jones

John Paul Jones, vous connaissez ? Il joue de la basse chez Zeppelin et apparemment le hard et ses petits camarades du dirigeable doit passer le fatiguer parce que son premier album solo (Columbia KC 32047) est entièrement dédié au country folk acoustique. On s'aperçoit ainsi que J.P. Jones chante mieux que bien et que ses qualités de guitariste, d'auteur-compositeur et d'arrangeur sont remarquables. A propos ne cherchez pas, Plant, Page et Bonham ne figurent nulle part sur ce disque.

Un album du **Lifetime** de Tony Williams c'est à peu près aussi rare que Noël. Ça vient une fois par an. Ce « Old bum's rush » (Polydor 5040) vient nous rappeler que Tony Williams est le meilleur batteur de sa génération. Toujours aussi évolutif et inventif, il aborde une nouvelle forme de musique, un jazz-rock coloré et chaud. Le côté hermétique, pour certains, du précédent album a disparu et c'est un musicien vigoureux et abordable qui transpire ici.

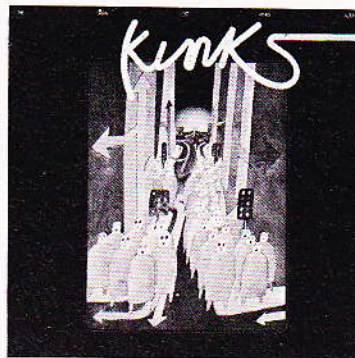


Je croyais posséder la collection complète des disques du **Grateful Dead** (huit albums sans tenir compte des doubles et du triple), eh bien je me frottais le doigt dans l'œil, il y en avait un autre, ou plus précisément deux autres, réalisés sous je

ne sais quel label (SUN 5001 et SNF 5004) et dont on a réuni sept titres sous le nom de « **History of Grateful Dead** » (Pride 0016). Faut-il considérer ce disque comme les « albums alimentaires » de Hendrix publiés depuis sa mort ? Je me le demande. Le succès venu pour le groupe, les producteurs du Dead ont peut-être cru bon de ramasser quelques dollars sur la gloire de Garcia et de ses acolytes. Enregistré en 66 dans la grande période rock californienne (au moment où voyaient le jour des gens comme le Moby Grape, Country Joe & the Fish, Zappa et les Mothers, Big Brother et l'Airplane), ce disque doit être considéré comme un document par les fans du Dead qui ne reconnaîtront pas pleinement leur groupe favori mais un embryon de ce qui est devenu l'exceptionnel groupe de rock que l'on connaît. Du rock bien sûr ici et déjà le talent de Jerry Garcia, même dans des trucs super rythm' n' blues comme « In the midnight hour ». A noter que ce disque existe en presse française (double LP « Pop history », Polydor 2612019). Le premier disque de **Jim Croce**, « You don't mess around with Jim » était rapidement devenu un hit aux Etats-Unis et le nouveau « **Life and times** » (ABC 769) deviendra certainement aussi populaire parce qu'en plus country-folk que le précédent. Toute l'inspiration musicale américaine avec des textes brûlants d'actualité.

Plus rapide que l'interprète du film (Diana Ross), **Nina Simone** nous propose sa version des titres de Billie Holiday pour « **The lady sings the blues** » (SLP 1005). Un bel hommage. Eaux à eux mêmes, **Ike & Tina Turner** livrent un disque où le rythme est une constante. Peut-être un peu moins percutant que d'habitude et sans titre réellement dominant (sauf peut-être une nouvelle version d'un titre, « Up on the roof », popularisé en France par R. Anthony), on retiendra surtout de ce disque son extravagante pochette s'ouvrant comme une bourse (UA 5660).

Après « **Shaft** » et « **Super Fly** », voici « **Black Caesar** », un nouveau film dont la musique est signée et interprétée par — tenez-vous bien — le parrain de la soul, Mr. **James Brown** himself (Polydor 6014). Un peu plus insupportable que d'habitude dans ses (heureusement) rares interventions vocales, l'ex-king du soul est en crise d'intellectualisme. A pleurer si c'était moins drôle.



Un album des **Kinks** est toujours un événement important et la publication du « **Great lost Kinks album** » (Reprise 2127) n'échappe pas à cette règle même si aucun des titres n'est véritablement inconnu. Datant pour la plupart de 1969, les morceaux réunis ici ne connurent jamais vraiment la gloire séparément. Ils virent tous le jour au fil des LP's, illustrant même des films (« **Percy** »). Un disque important ; comme tous ceux des Kinks.

Et en plus : **Toni & Terry**, « **Cross country** » (Capitol 11137). Les deux chanteuses de Joy of Cooking en solo sur un accompagnement digne de leurs précédentes productions au sein de ce groupe trop méconnu.

David Ruffin (Motown 762 L), l'ex-chanteur leader des Temptations, fait cavalier seul avec beaucoup moins de feeling et de mordant qu'au sein du groupe.

Pour son nouveau disque, « **Chapter VII** » (Columbia 32048). **Buddy Miles** a agrandi son Express, groupant six musiciens autour de lui, plus quelques invités venus de Three Dog Night par exemple, intellectualisant en même temps que l'alourdissant la musique déjà indigeste du batteur. Une merveille de folk acoustique et harmonique, le « **Moonshine** » (MS 2129) de **Bert Jansch**, l'ex-chanteur-guitariste de Pentangle.

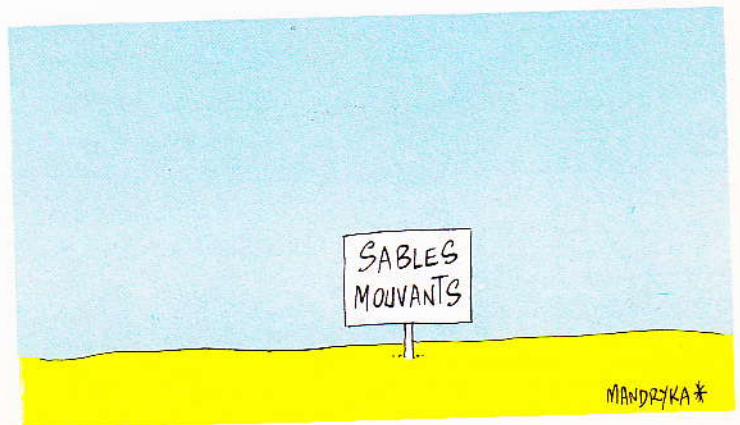
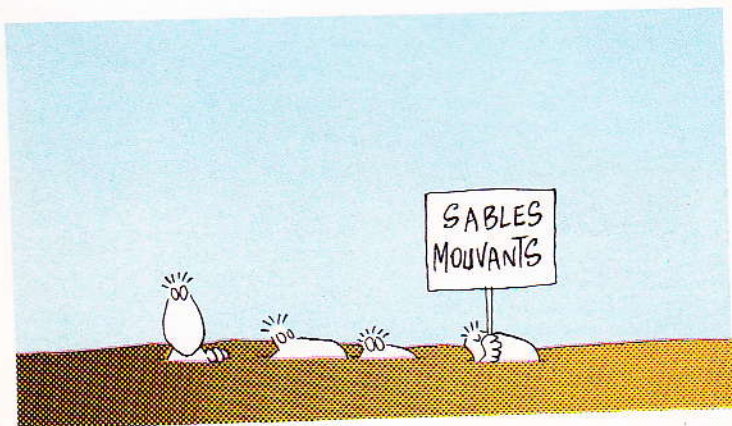
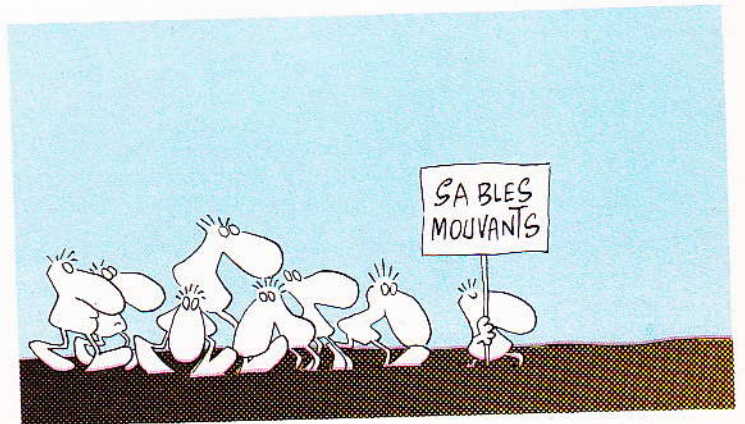
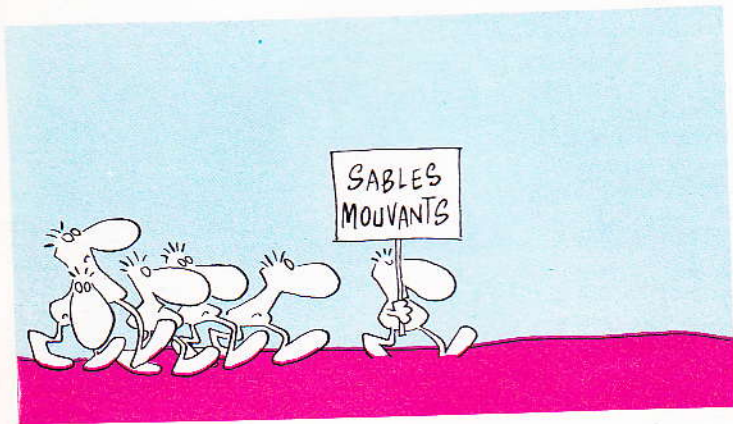
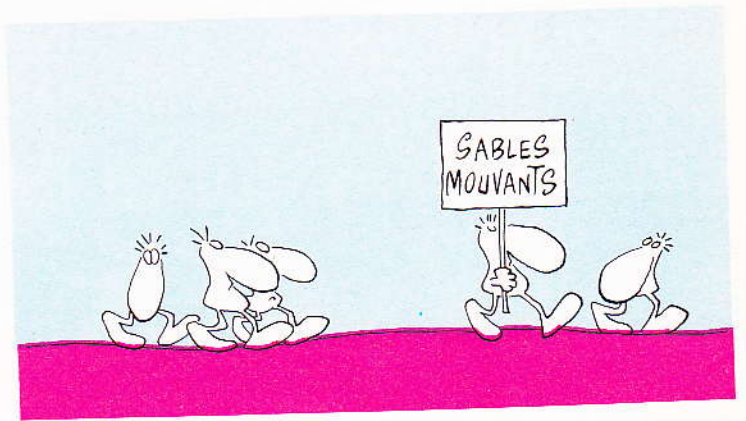
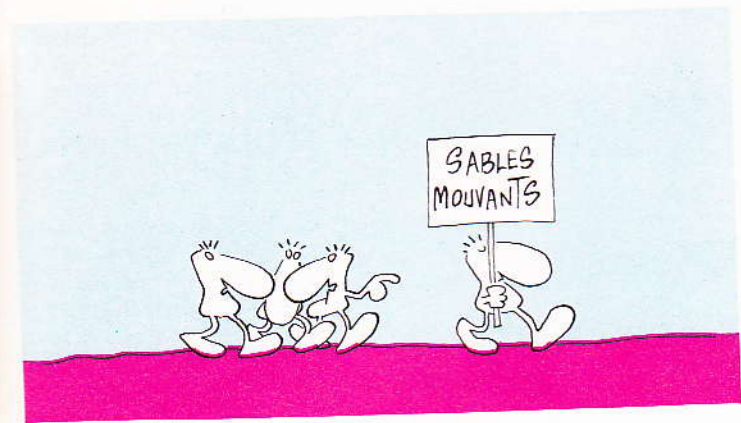
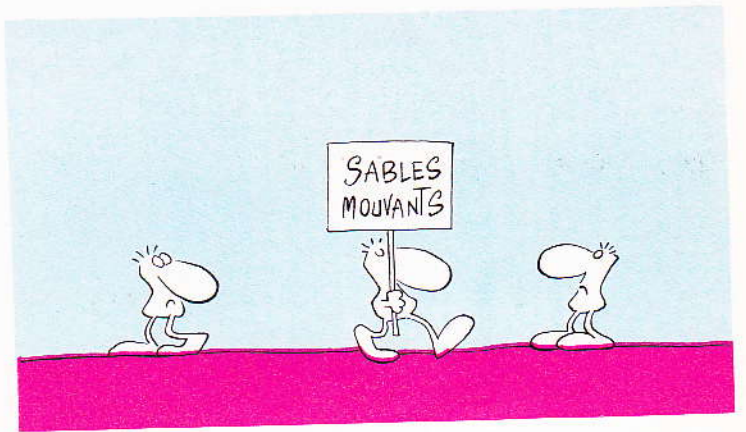
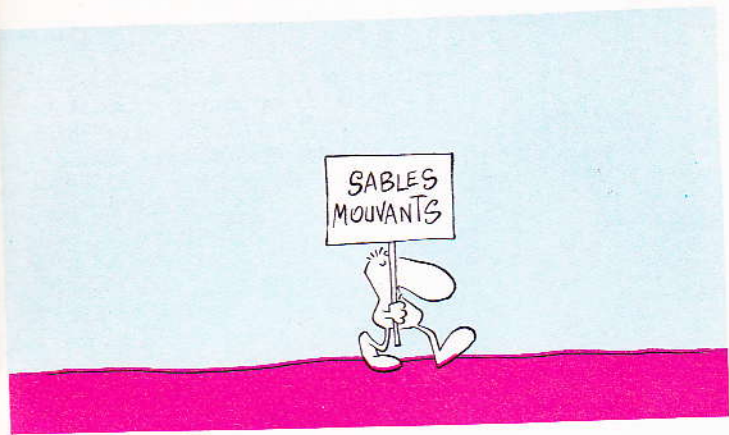
Un merveilleux voyage au pays du blues, « **Sonny and Brownie** » (AM 4379), par deux maîtres, **Sonny Terry et Brownie McGhee**, servis par les nouvelles possibilités techniques et des admirateurs venus en renfort (John Mayall, John Hammond, Arlo Guthrie, etc.).

Deux jazzmen, **Ramsey Lewis**, « **Fun-ky serenity** » (Columbia 32030) et **McCoy Tyner**, « **Song for my lady** » (Milestone 9044), tous deux pianistes et en pleine évolution mais servis l'un et l'autre par des rythmiques étonnantes. Beaucoup plus expressif, McCoy Tyner vient de l'école Coltrane — dont il fut le pianiste — et son expressionnisme musical se ressent de cette école hors contrainte. Quatre nouveaux groupes allant du rock le plus simpliste mais efficace, **Aerosmith** (Columbia 32005), au country rock ne négligeant ni l'humour, ni les bons vieux airs traditionnels (« **Shake** », « **Rattle and roll** »), **Flying Circus** (Capitol 11147), en passant par l'acoustique mélodique de **Elephant** (Capitol 11154), non sans rapport avec C., S., N. & Y., jusqu'à celle des frères **Batteaux** (Columbia 32063), beaucoup plus proche des recherches harmoniques et sonores au service de deux voix prodigieusement complémentaires.

Impossible de conclure sans mentionner les étonnants 45 tours de **Dr. John**, « **Right place won't time** » à la limite du rythm' n' blues pour ne pas dire du soul, le « **Masterpiece** » vocal et instrumental des **Temptations** — suite logique d'un « Papa was a Rolling Stone » et le nouveau pied de nez d'**Alice Cooper** à tout l'establishment, « **Hello hurry** ».

COTE POUR DISCOTHEQUES

ETTA JAMES, « **Security** » : 15/20 (D.R. J.).
PHILIP UPCHURCH, « **Darkness** » : 14/20 (D.R. J.).
MUDDY WATERS, « **After the rain** » : 12/20 (D.R. J.).
ELVIS PRESLEY, « **Aloha** » : 15/20 (T.D. J.+S.).
EARTH, WIND & FIRE, « **Last days and time** » : 12/20 (D.R. J.).
WATTSTAX : 15/20 (D.R. J.+S.).
DEREK & THE DOMINOS, « **In concert** » : 16/20 (D.P. J.).
WILSON PICKETT, « **Greatest hits** » : 14/20 (T.D. J.+S.).
BOB SEGER, « **Back in 72** » : 16/20 (D.P. J.).
FLYING CIRCUS : 16/20 (D.P. J.).
AEROSMITH : 18/20 (T.D. J.).
45 tours :
ALICE COOPER : 15/20 (D.P. J.).
DR. JOHN : 18/20 (T.D. J.).
TEMPTATIONS : 16/20 (T.D. J.).



CAT STEVENS

Pour quelqu'un qui s'attache à laisser transparaître ses idées et ses observations dans ses chansons, il est surprenant de découvrir chez Cat Stevens autant de réticence à se prêter aux interviews ; rares sont donc celles qu'il accorde. Pourtant, devant le phénoménal succès de « Catch bull at four » et après sa tournée anglaise, Cat sentit que c'était une occasion pour lui de faire un peu le point et sur lui-même et sur sa carrière musicale.

Lorsqu'on converse avec un artiste qui se place entre James Taylor, Neil Young et Neil Diamond et se pose comme l'un des plus grands auteurs-compositeurs-interprètes, la première question qui vient à l'esprit est naturellement : « Comment se créent ses chansons. »

Cat Stevens : Cela change à chaque fois, et c'est nécessaire. Je m'ennuie si je travaille de la même façon sur deux chansons. Si vous utilisez toujours la même méthode, vous risquez de retomber dans la même chanson. En d'autres termes, la chanson doit exister et se créer par elle-même.

Rosemary Horide : N'est-il pas plus facile de rajouter de la musique sur un poème ?

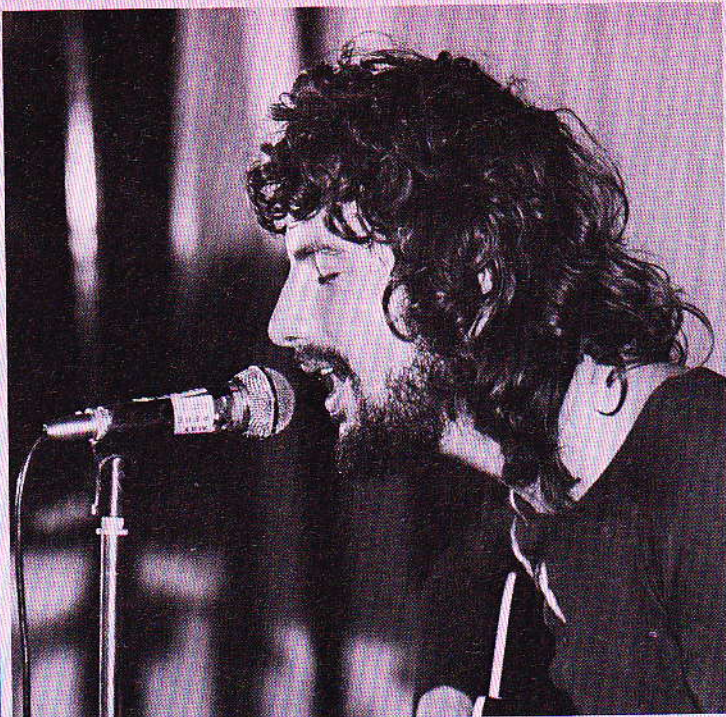
C.S. : Non, Personnellement, je pense plus en images qu'en mots. Les images et les notes font un tout.

R.H. : La grande majorité de vos chansons ont en commun la tristesse et la mélancolie. Doit-on voir là le reflet exact de leur auteur ?

C.S. : C'est un cercle vicieux. Lorsque je prends conscience de cette mélancolie, ma tristesse disparaît, mais lorsque je me force à n'y plus prêter attention, elle revient. Oui, la tristesse et la mélancolie de mes chansons sont un prolongement de ma vie intérieure.

R.H. : La réussite, pour un artiste solitaire tel que vous, ne vous ôte-t-elle pas votre esprit critique. Ne ressentez-vous pas le besoin, au moins, de rester ouvert aux avis extérieurs ?

C.S. : Que je le veuille ou non, ces avis, on me les donne. Pour ma part, je pense avoir conservé un minimum d'esprit critique ; et puis je lis tout ce qui est écrit sur moi. Une mauvaise critique ou un mauvais article me déprime. Au-



Cat Stevens :
« Je me sentais beaucoup mieux lorsque j'étais moins riche. »

tant je suis prêt à reconnaître mes torts, autant je suis très déçu et touché lorsque je sais que telle ou telle remarque est entièrement fausse.

Je joue toujours mes chansons à mes amis avant de les mettre à mon répertoire, et j'y prends un réel plaisir. Cela m'aide beaucoup, leurs réactions sont importantes et j'en tiens toujours compte.

Cat est un des rares chanteurs à avoir su passer du rôle de « chanteur pour jeunes filles » à celui de grande vedette appréciée de tous. Il est bien oublié aujourd'hui le petit minet de 17 ans qui chantait naïvement « J'aime mon chien » (« I love my dog »). L'album « Mona Bone Jackson » fut un tournant, la maladie un autre. De cette maladie, de l'hôpital, « Trouble » restitue toute la tristesse.

C.S. : Oui, « Trouble » c'est la tuberculose. Mais tout cela est si loin maintenant.

Après « Mona Bone Jackson », c'est « Tea for the tillerman », moins morbide, puis (le chef-d'œuvre au dire de certains) : « Teaser and the firecat » et enfin « Catch bull at four ».

R.H. : Comment se passe votre contact avec le public ?

C.S. : Je pars du principe que tout doit venir naturellement, rien ne doit être forcé, faussé. Un concert c'est à chaque fois comme une première rencon-

tre ; au début chacun est plutôt réservé, chacun a tendance à se retenir. Au bout d'un certain laps de temps les choses commencent à aller mieux de part et d'autre et il se passe quelque chose.

R.H. : La réussite financière qui est la vôtre ne vous pousse-t-elle pas à dénigrer la scène pour vous consacrer plus à l'enregistrement, ce qui représenterait moins de risques et d'efforts ?

C.S. : On en est rendu à un tel point aujourd'hui, qu'il est devenu presque nécessaire de gagner beaucoup d'argent pour voir sa musique diffusée, obtenir des contrats, et se savoir apprécié. La plus petite tentative de communication d'idée est maintenant liée à l'argent. On en arrive parfois à se demander ce que l'on fait et pourquoi on le fait. C'est très dur. Je me rends compte que tout cela était plus facile — et je me sentais beaucoup mieux — lorsque j'étais moins riche. Pourtant, jamais je ne pourrais m'arrêter de composer et de chanter mes chansons.

R.H. : Vos origines — grecques — ont-elles eu une influence sur vos compositions ?

C.S. : Oui, et aussi curieux que cela puisse sembler, cela m'a aidé à aimer la musique noire.

R.H. : Vous avez, je crois, en dehors de la chanson, embras-

sé la profession d'écrivain ?

C.S. : C'est un grand mot. Le livre auquel vous faites allusion s'intitule « Teaser and the firecat », comme le disque. L'histoire est celle de la lune qui tombe du ciel ; Teaser tente de la sauver, et c'est ainsi qu'il se trouve, avec Firecat, mêlé à d'étranges aventures. Ce livre sera traduit en chinois, en espagnol, en allemand, en grec, en hébreu, en italien, en japonais, en russe, en gallois et en français. Mais il ne faut pas voir là un revirement dans ma carrière d'auteur, c'est un peu exceptionnel.

R.H. : Quels sont donc alors vos projets ?

C.S. : Prendre les choses comme elles viennent. Je ne veux plus de projets longtemps mijotés. Et puis j'estime avoir fait suffisamment de choses qui ne plaisaient pas pour pouvoir me permettre maintenant de faire ce que j'ai envie de faire.

Propos recueillis par Rosemary Horide - L.F.I. Ltd. ©



... prendre les choses comme elles viennent...

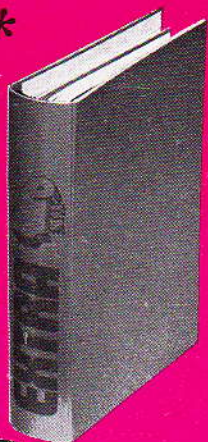


CLAUDE ENGEL

ABONNEZ-VOUS!

LA RELIURE EXTRA

10F*



***Offre réservée à tout nouvel abonné**

Abonnement France et zone française :

☐ Je souscris un abonnement d'un an (12 numéros) à « EXTRA » pour la somme de 38 F, à partir du n°

Abonnement étranger :

☐ Je souscris un abonnement d'un an (12 numéros) à « EXTRA » pour la somme de 48 F, à partir du n°

Précisez : ☐ abonnement nouveau * ; ☐ réabonnement (joindre étiquette) *.

Tarifs « avion » sur demande.

Reliure :

☐ Je désire profiter de votre offre exceptionnelle réservée à tout nouvel abonné (recevoir la reliure « EXTRA » avec 50 % de réduction) pour la somme de 10 F + 4,20 F de port (étranger : 5,50 F de port) *.

Nom : _____

Prénom : _____

N° _____ Rue : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Je joins mon règlement d'un montant total de F par :
☐ chèque bancaire * ☐ chèque postal (trois volets) * ☐ mandat-lettre *, à l'ordre de : « EXTRA », 57, rue Sainte-Anne, 75002 Paris.

(*) Mettre une croix dans la case correspondante.

PREMIER DISQUE

CLAUDE ENGEL

Claude Engel vient de sortir son premier 30 cm, Alléluia. Claude Engel a enfin formé son propre groupe, Alléluia. Tout cela, nombreux étaient ceux qui, depuis près de deux ans, l'attendaient impatiemment. Le disque, Claude l'a voulu et réalisé à l'image même de ses aspirations profondes et de sa carrière de musicien : sincère et dénué de tout ce qui, tout au long de ses divers contacts professionnels a, ou aurait pu trop l'influencer. Succession de scénettes vécues, de climats, d'ambiances et de couleurs toujours empreintes de sensibilité, les deux plages de ce 30 cm ne sont pas, comme il eût été normal de s'y attendre, un simple prolongement de l'époque « Magma » ou de l'époque « Séances ». Bien sûr, il y a toujours un moment dans la vie d'un musicien où l'on ne refait pas sa guitare ; bien sûr, il n'est pas toujours aisé de faire fi de sa mémoire à portées lorsqu'on a aidé pour leurs enregistrements des gens comme Charles Trenet, Mireille Mathieu, Joël Daydé, les Poppy's et bien d'autres ; mais il y a aussi un moment où l'on ne peut réprimer le besoin/envie/nécessité de (re)devenir soi. Alors on garde sa guitare, on lui trouve un nouveau climat en lui cherchant les instruments qui lui vont le mieux au teint, on s'assoit quelques dizaines d'heures dans un studio et hop un disque de choix voit le jour. Claude Engel vient de sortir son premier 30 cm, Alléluia.

Le groupe, Engel l'a voulu et formé à l'image même de sa musique : alliant une base solide (Marcel Engel, batterie et Pierre Roussel, basse) à une ornementation chamarrée (Guy Matteoni, piano, Michel Ripoché, violon, et Marc Chantreau, mille et une percussions) jamais à court d'interventions judicieuses. Adroitement inséré, le chœur des voix d'Annie Vassiliu et de Danielle Chadelou est à l'ensemble du groupe ce que le groupe entier représente pour Claude lui-même, à savoir la pulsation supplémentaire indispensable à la bonne et saine respiration de sa musique. Claude Engel a enfin formé son propre groupe.

Interview éclair :

Entrée dans Magma ?

Par l'intermédiaire de Laurent Thibault qui connaissait Christian Vander.

Départ de Magma ?

Pour des raisons extra-musicales ayant trait aux rapports inter-musiciens.

Impressions sur la période passée au sein du groupe ?

Un bon moment, musicalement parlant, qui m'a apporté beaucoup. J'ai appris beaucoup plus avec Magma en deux ans que pendant toutes mes précédentes expériences.

Les séances et les reproches à leur sujet ?

J'ai fait des séances parce qu'au sortir de Magma je n'avais rien d'autre à faire et besoin d'un argent que j'étais loin de gagner avec le groupe. Au bout de deux ans, j'ai jugé que cela suffisait et je me suis décidé à arrêter de faire des séances pour des gens dont l'orientation musicale ne correspondait pas à la mienne. Je veux dire par là qu'une séance avec Michel Colombier, Jean-Luc Ponty et Eddy Louiss (séance que j'ai fait dernièrement à Los Angeles), ou une séance avec Véronique Sanson demeure pour moi quelque chose d'intéressant.

Temps de réalisation du disque ?

Commencé en septembre dernier. La plupart des morceaux ont été composés 15 jours avant l'enregistrement.

Contenu du disque ?

A partir du moment où je suis sorti du studio, pour moi tout était fini ; pourtant, je pense pouvoir dire qu'à un ou deux détails près, j'en suis content.

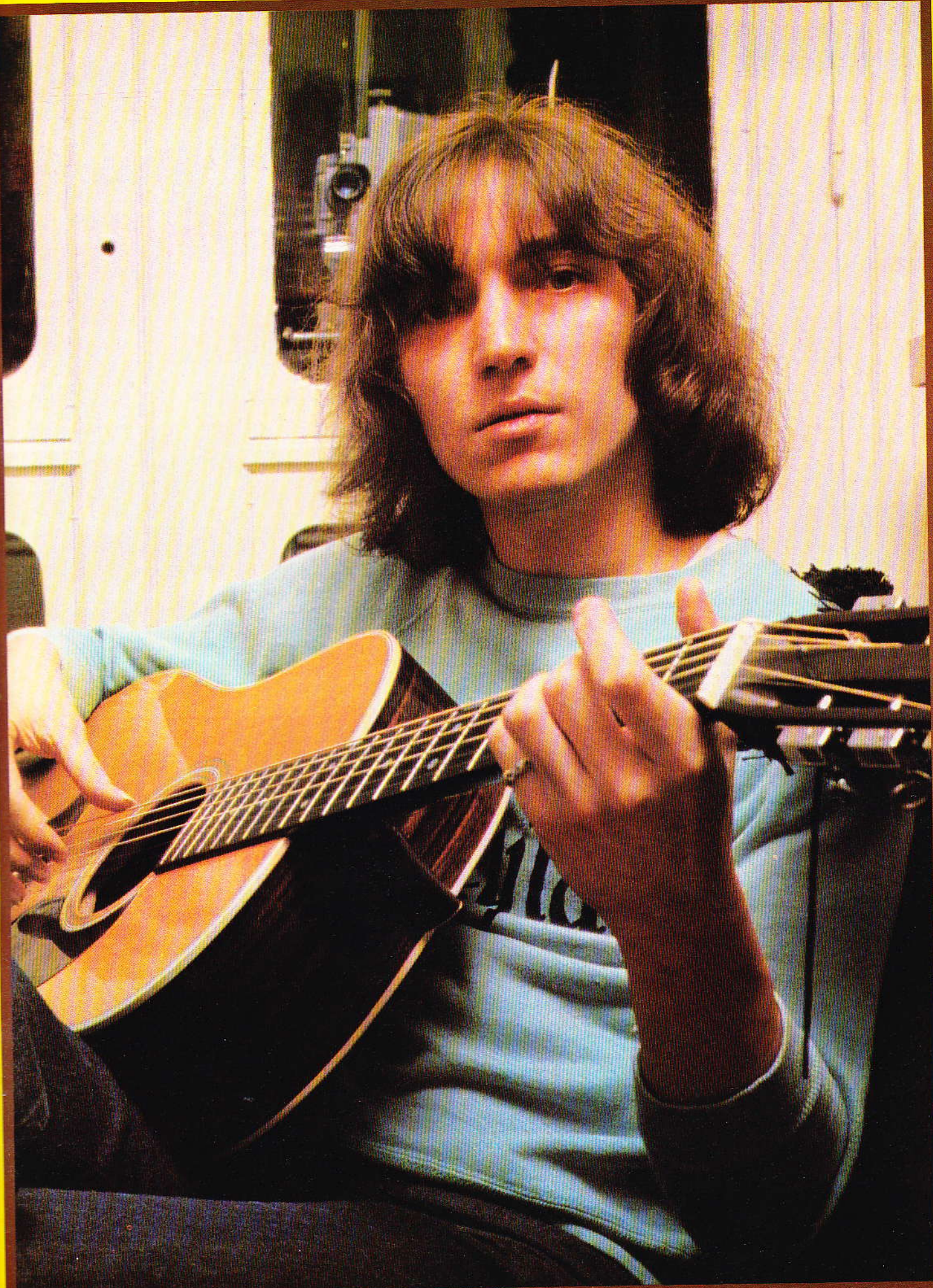
Le prochain se présente comment ?

Bien. J'ai d'ores et déjà quatre ou cinq thèmes de prêt. Tout se passera mieux dans la mesure où ces thèmes auront pu être préalablement rodés sur scène, ce qui (et c'est dommage) n'a pas été le cas pour le premier disque.

Influences ?

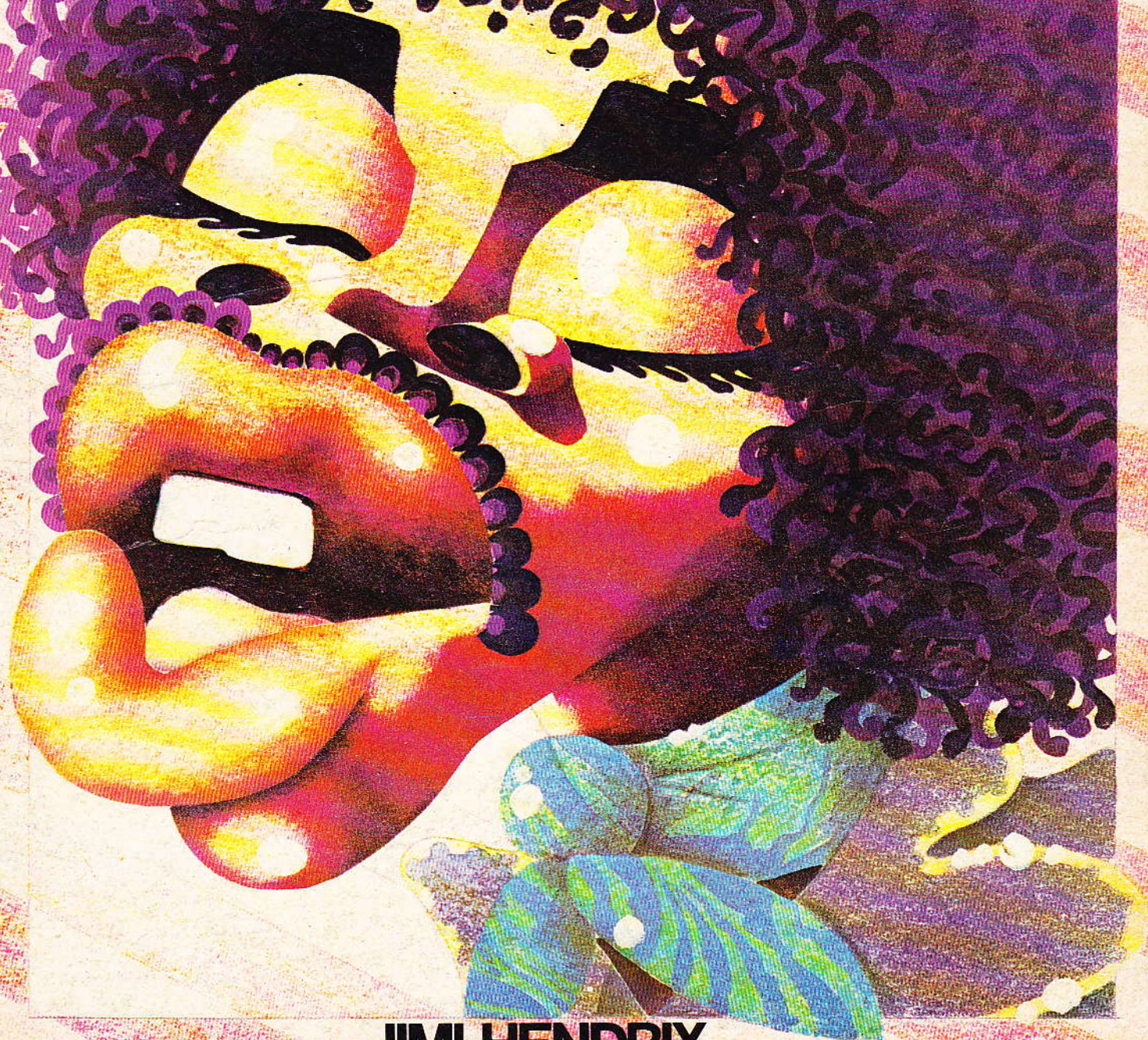
Je ne sais pas. J'admire B.B. King et McLaughlin m'impressionne, mais ils sont tous fabuleux. Je veux dire : beaucoup d'entre eux m'impressionnent mais peu me touchent.

Fin d'interview.



CLAUDE ENGEL

EXTRA



JIMI HENDRIX
vu par Jean Jacques Mahuteau